Epagny, Jean Baptiste Rose
Bonaventure Violet d'
Jacques-Clément

JACQUES-CLÉMENT,

OU

LE BACHELIER

ET LE THÉOLOGIEN,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

DE M. D'ÉPAGNY,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,
AU THÉATRE-FRANÇAIS,
PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI,
LE 17 AOUT 1831.

PRIX : 3 FR.



PARIS.

J. N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1831

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE D'OCTONVILLE, l'un des quarante chefs de la Ligue, dits les Seize.	M. MANGIN.
LA DUCHESSE DE VILLEROI, du même parti.	Mlle DUPUIS.
AUBRY-LE-BOUCHER, un des Quarante.	M. GUIAUD.
PIERRE THÉVENOT, riche marchand.	M. JOANNY.
AGATHE, sa fille.	Mlle ANAÏS.
MARCEL, bachelier en droit.	M. MENJAUD.
JACQUES-CLÉMENT, profès au couvent de Saint-Dominique.	M. BEAUVALLET.
UN VALET DE LA DUCHESSE.	M. FAURE.
UN LIGUEUR.	M. ALEXANDRE.
SOLDATS, LIGUEURS, PEUPLE et BOURGEOIS.	

La scène est à Paris, à la fin du quinzième siècle.

NOTA. Les acteurs sont placés, en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au théâtre, le premier tient la droite du spectateur, ainsi de suite.



IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
rue de Verneuil, n. 4.

JACQUES-CLÉMENT,

DRAME EN CINQ ACTES.

ACTE I.

Le magasin d'un riche marchand d'étoffes, quartier des halles et de la Féronnerie, à peu près à l'époque du siége de Paris, au seizième siècle. A gauche du spectateur, un comptoir; plusieurs registres fermés sont dessus.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, *seule au comptoir; elle ferme un registre qu'elle parcourait.*

Mon père sera satisfait, son commerce prospère de plus en plus. C'est pour toi, ma bonne Agathe, me dit-il toujours, que je veux de la fortune. (*soupirant.*) Oui... de la fortune... et plus de bonheur!... plus, jamais!... En vain cet excellent père consent à m'unir avec celui que j'aime dès l'enfance, avec mon cher Marcel, ce mariage, tant souhaité, qui devait se faire demain!... qui m'eût rendue si heureuse... hélas! je le refuserai et sans pouvoir en dire la cause... non, jamais; mon père en mourrait de douleur... oh! qu'il l'ignore, qu'il l'ignore toujours!

(*Une chaise à porteur s'arrête à la porte de la rue en face. Un valet de pied la précède, un autre la suit.*)

SCENE II.

AGATHE, LA DUCHESSE, UN VALET.

LE VALET.

C'est ici, madame.

AGATHE.

Quelqu'un!... vite, séchons nos larmes.

LE VALET, *aidant la duchesse à descendre.*

Voilà l'enseigne désignée, à l'Épée de Clovis.

AGATHE.

Une chaise avec des armoiries... quelque dame de haut parage...

LA DUCHESSE, *entrant.*

Bonjour, jeune fille. Je veux voir des étoffes. (*Elle s'assied, Agathe lui avance un fauteuil.*) Choisissez-moi une pièce du plus beau drap noir, pour en faire un manteau comme ceux des clercs de l'Université.

AGATHE.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Attendez : vous y joindrez le pourpoint semblable, avec la fraise de Malines, je ne regarde point au prix.

AGATHE.

Il suffit, madame.

LA DUCHESSE.

Je n'ai pas fini... enveloppez le tout d'une toile avec trois cachets en cire verte où vous apposerez l'empreinte que voici. Faites-bien attention!... (*Elle prend un anneau à pierre gravée dans son aumônière que lui tend le valet de pied, debout derrière son fauteuil; montrant la pierre :*) C'est un cœur percé de deux flèches, qui forment ensemble une croix... sur le paquet, vous écrirez : « Pour remettre au frère Jacques, de l'Ordre de Saint-Dominique, de la part de sœur Ursule. »

AGATHE.

De la part de sœur Ursule? oui, madame.

LA DUCHESSE.

Calculez la somme, on va vous la compter. (*au valet.*) Allez. (*voyant Agathe porter péniblement le ballot qu'elle va déployer, elle continue au valet.*) Aidez cette jeune fille ; elle paraît souffrante : comme elle est pâle!... êtes-vous malade, ma belle enfant?

AGATHE, *tristement.*

Malade?... non, madame.

LA DUCHESSE, *jouant avec un rosaire en perle et en diamans qu'elle porte à sa ceinture.*

Quelques chagrins... dans ce temps de troubles, qui n'a pas les siens!... A votre âge cependant... chagrins d'amours peut-être? (*souriant et à demi-voix.*) Ah! ses joues se sont colorées!

(*Octonville entre : à sa vue Agathe laisse tomber les ciseaux et le drap sur le comptoir, et s'enfuit précipitamment dans l'arrière-boutique, en étouffant un cri de surprise et d'effroi.*)

LA DUCHESSE.

Eh bien! où court-elle? L'ai-je affligée sans le vouloir? Venez donc, ma petite : c'est une plaisanterie. (*Elle se lève, et voit Octonville qui la salue. Surprise réciproque.*)

SCENE III.

LA DUCHESSE, OCTONVILLE, LE VALET, *dans le fond.*

LA DUCHESSE.

Eh!... le comte d'Octonville?

OCTONVILLE.

Madame la duchesse de Villeroi! Je ne m'attendais pas à cette charmante rencontre. (*Il jette en parlant un coup d'œil sur l'arrière-boutique, avec embarras.*)

LA DUCHESSE.

Ni moi, cher comte... mais, Dieu vous le pardonne, je crois que c'est vous qui faites fuir ma jolie marchande!

OCTONVILLE.

Moi, madame?...

LA DUCHESSE, *à son valet de pied.*

Allez donc savoir ce qu'elle devient. Emportez mon emplète là-dedans, faites achever le paquet. (*Le domestique obéit... revenant, au comte :*) Oui certainement, et votre embarras confirme mes soupçons...

OCTONVILLE.

Ah! comment pouvez-vous croire, dans la position où je suis...

LA DUCHESSE.

Quoi! près de vous marier... qu'importe! c'est un mariage de convenance... Vous n'aimez pas la grande dame à laquelle vous allez vous unir... et puis, vous faites la cour à tout le monde... à moi-même... c'est une habitude.

OCTONVILLE.

A vous, madame... c'est un bonheur, un tribut qu'il faut payer à vos charmes.

LA DUCHESSE.

Un tribut, monsieur le comte, ah!

OCTONVILLE, *souriant.*

Je dirai plus, un culte religieux. Ne vous êtes-vous pas fait peindre sous les traits d'une sainte, dans un charmant tableau d'une chapelle de Saint-Jacques-la-Boucherie?

LA DUCHESSE, *souriant.*

C'est une fantaisie de Jean Cousin, mon peintre... il a prétendu que ma tête avait quelque chose...

OCTONVILLE.

D'adorable! il a eu raison.

LA DUCHESSE, *riant.*

Franchement, j'aime assez qu'on m'adore.

OCTONVILLE.

Ah! madame, alors...

LA DUCHESSE, *de même.*

Mais, moi, comte, pour adorateurs je ne veux que des fana-

tiques, je vous en avertis... et non pas des incrédules en amour comme vous; des hommes sur la foi desquels on ne saurait compter.

OCTONVILLE.

Ah! ah! madame.

LA DUCHESSE.

Non, un grand seigneur, en ce temps-ci, fait un peu de son cœur comme de sa conscience... il les engage de plusieurs côtés à la fois.

OCTONVILLE.

Vous ne m'épargnez guère, belle dame.

LA DUCHESSE, *baissant la voix, et confidentiellement.*

N'est-ce pas la vérité? Ici, à Paris, vous êtes hautement du parti de la Ligue, tandis qu'en secret vous écrivez à Saint-Cloud pour traiter avec Henri III.

OCTONVILLE, *vivement.*

Vous écrivez!... Il me semble, duchesse, que vous pourriez bien dire: *nous écrivons*, puisque vous êtes de moitié avec moi.

LA DUCHESSE.

Et qui vous dit le contraire? ce n'est pas un reproche que je vous fais. Bref, où en sommes-nous? vous occupez-vous de nos affaires, ou seulement de vos plaisirs?

OCTONVILLE, *souriant.*

Madame, on peut faire servir les uns aux autres, et c'est ce qui m'amène ici. Le maître de cette maison est un bon vieillard nommé Thévenot; il doit quelques services à ma famille, et par conséquent m'est dévoué. Il va souvent à Sèvres pour son commerce. (*à demi-voix.*) J'ai pensé à lui pour porter la lettre que nous devons écrire au Valois.

LA DUCHESSE.

Elle ne l'est donc point encore? quel temps vous perdez! je n'y tiens plus!... ces ligueurs commencent à me devenir insupportables!... leur grossièreté me révolte; ils n'auront d'ailleurs jamais les mêmes intérêts que nous.

OCTONVILLE.

C'est vrai... nous avons cru les mener, et ce sont eux qui deviennent nos maîtres!... il y a déjà long-temps que je m'en aperçois.

LA DUCHESSE, *ironiquement.*

Vous êtes pourtant en hautes fonctions parmi eux... l'un des Seize, enfin.

OCTONVILLE, *avec regret.*

Oui... si j'avais su... silence; voilà un de leurs chefs, Aubry-le-Boucher (*dédaigneusement.*), l'un de mes collègues.

LA DUCHESSE, *haussant les épaules.*

Je vous en fais mon compliment.

OCTONVILLE.

Paix!

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, AUBRY, OCTONVILLE.

AUBRY, *entrant par la droite.*

Holà!... hé!... père Thèvenot!... il n'y a donc personne dans la boutique? (*Il frappe sur le comptoir; une servante de la maison va à lui. Il continue.*) Ah!... il n'y est pas... je lui apportais le laissez-passer qu'il désire pour aller à Sèvres... vous le lui direz... ah!... (*Il voit Octonville et la duchesse : il tend la main à Octonville, qui la reçoit avec contrainte.*) Bonjour, collègue. (*ôtant son chapeau à la duchesse.*) Salut, noble dame! (*Il s'approche.*) Permettez qu'au nom de la sainte ligue, je baise cette belle main qui a brodé la croix de Lorraine sur notre grande bannière.

LA DUCHESSE, *ôtant son gant.*

Dieu me garde de rien refuser à un aussi bon ligueur!

AUBRY.

Pour bon et franc ligueur, je m'en flatte! .. et si c'est à ce titre, j'ose dire que c'est un droit bien et dûment acquis. (*Il appuie ses lèvres sur la main de la duchesse.*)

OCTONVILLE, *avec hauteur.*

Non pas un droit, Aubry!... de la part d'une noble dame, c'est toujours une faveur... et même pour un homme de haut lignage...

AUBRY, *impudemment.*

Soit : mais moi, je m'estime autant et plus qu'un homme de haut lignage... et je vous le dis franchement (*Il s'échauffe en parlant.*), comte, vous n'êtes pas à la hauteur... il y a toujours en vous quelque chose qui sent le courtisan... de ces airs qui ne valent rien dans un ligueur... dans un homme, enfin, qui a l'honneur d'être, comme moi, l'un des seize quarteniers du bon peuple de Paris!... Je dis ce que je pense.

LA DUCHESSE.

Et vous avez raison, mon brave et digne messire Aubry... Octonville a besoin de nos leçons. (*Elle passe entre eux.*) Oui, grand besoin, comte. (*tout bas.*) Prenez donc garde, mon ami.

OCTONVILLE, *se contenant avec peine.*

Aubry nous juge mal... plus tard... je l'espère... nous lui donnerons l'occasion de mieux apprécier nos sentimens personnels.

AUBRY, *toujours plus insolent.*

Ma foi, je n'en sais rien... vous avez de mauvaises habitudes bien tenaces, mon très cher! Qu'est-ce que cette manière de parler? Aubry, tout court!... et pourquoi pas messire Aubry, s'il vous plaît? et puis... *nous* lui donnerons à connaître... nos

sentimens!... ne semble-t-il pas que ce sont les sentimens d'une province tout entière, ou d'un corps de haute justice?... Ah! ah! ah! ah! défaites-vous, mon camarade, de ces formules de suzerain; nous n'en voulons plus... mais plus du tout!... et ce n'est pas pour les conserver, par Notre-Dame! que nous avons fait la Ligue... (*ôtant son chapeau.*) la sainte Ligue, veux-je dire.

LA DUCHESSE.

Ah! que c'est bien parlé, cela, messire Aubry.

AUBRY.

N'est-ce pas? vous êtes raisonnable, vous, à la bonne heure... Mais Thévenot ne rentre pas : il faut qu'il soit occupé de quelque affaire importante... ah! le mariage de sa fille, peut-être. (*Geste violent d'Octonville.*)

LA DUCHESSE, *qui le remarque.*

Une jeune fille, fort intéressante! elle était ici tout à l'heure. Est-ce un mariage d'inclination?

AUBRY.

Sans doute : on attend le futur aujourd'hui; il faut que ce soit cela qui retarde Thévenot. Je reviendrai : j'ai trop d'affaires... Au revoir, comte d'Octonville.

OCTONVILLE, *avec effort.*

Adieu... sire Aubry.

LA DUCHESSE, *lui poussant le coude et lui soufflant tout bas.*

Adieu, cher confrère.

OCTONVILLE.

Adieu... confrère.

AUBRY, *riant d'un air de triomphe.*

Allons donc!... adieu, Octonville!... sans rancune, mon cher... voilà comme je suis, moi, quand on me rend ce qui m'est dû, comme à tout brave chef de la sainte Union! .. Mais j'oublie que ses intérêts m'appellent... nous avons conseil... il y a des nouvelles... on soupçonne, on parle de traîtres!... ah! si j'en découvrais!... par la croix d' la mort-Dieu!... Belle dame... comme faveur?...

LA DUCHESSE, *lui tendant les deux mains.*

Non, messire, comme récompense de vos bonnes intentions.

AUBRY *lui baise les mains.*

C'est parler, cela! (*La duchesse, pendant qu'Aubry s'est baissé, exprime à Octonville le mépris et le dégoût qu'elle éprouve.*) Collègue... (*ôtant son feutre.*) Belle duchesse! tout à vous, tout à vous! (*Il s'éloigne en remettant son chapeau et saluant cavalièrement de la main.*)

SCENE V.

LA DUCHESSE, OCTONVILLE.

LA DUCHESSE.

Et nous resterions associés à cette odieuse engeance?

OCTONVILLE.

Ah! détestable, infâme canaille!

LA DUCHESSE, *se jetant sur un siége.*

Je suis prête à me trouver mal, tant j'ai fait d'efforts pour contenir mon indignation.

OCTONVILLE.

Comptez donc sur de tels instrumens!... On peut beaucoup avec les fanatiques, disiez-vous.

LA DUCHESSE.

Oui, avec des fanatiques crédules, imbéciles... tels que ceux que je ménage... je le dis toujours : mais ceux-ci sont des misérables, des fourbes, pour lesquels la sainte Union n'est qu'un prétexte.

OCTONVILLE.

Comme pour nous!...

LA DUCHESSE.

Comme pour nous, soit! avec cette différence, que notre but était de commander à ces gens-là, et qu'ils ne veulent pas nous obéir. De plus, ils nous sacrifieront à leur orgueil blessé, à la première occasion.

OCTONVILLE, *pâlissant.*

Ils l'auront bientôt trouvée avec moi. Par exemple, dans cette maison... je puis vous le dire entre nous... cette jeune fille...

LA DUCHESSE.

Ah! je m'en doutais à votre trouble, quand on a parlé de son mariage, et au sien, lorsque vous êtes entré... Très jolie, au reste... très séduisante... et séduite, sans doute?

OCTONVILLE, *embarrassé.*

Séduite! non, par malheur... elle n'a véritablement rien donné de ce que... je puis avoir eu d'elle... c'est une histoire...

LA DUCHESSE.

Que je devine et dont vous me ferez grace. (*avec malice, en se levant.*) Je comprends aussi que cette peccadille, si elle était connue, suffirait pour soulever contre vous toute la halle marchande, et fournir le prétexte d'une vengeance ; car, parmi ces bêtes farouches de ligueurs, on ne passe plus rien à la qualité!

OCTONVILLE.

Vous plaisantez, duchesse, à présent.

LA DUCHESSE.

Je ris un peu de votre position... cela ne m'empêche pas de dire qu'il faut traiter au plus vite avec le Valois, et à tout prix...

Les ligueurs nous perdront : vendons-les, et le plus cher qu'il se pourra... Cela devrait être fait; mais, Octonville, c'est vous qui perdez le temps à courir les ruelles!

OCTONVILLE.

Je vous ai dit, madame, que c'était ici que je trouverais celui qui peut porter, sans risque, la lettre jusqu'à Saint-Cloud... c'est le père d'Agathe... un homme dont je suis sûr... D'ailleurs, il ne saura pas ce qu'il fait... Taisons-nous, le voilà.

SCENE VI.

OCTONVILLE, LA DUCHESSE, THÉVENOT

OCTONVILLE.

Arrivez donc, père Thévenot, je vous attends depuis une demi-heure.

THÉVENOT.

J'ai bien du regret, monsieur le comte. (*à la duchesse.*) Madame, je suis votre serviteur bien respectueux... En quoi puis-je avoir l'honneur de vous servir? disposez, monsieur le comte, de tout ce qui m'appartient.

LA DUCHESSE, *à part, s'asseyant en riant.*

Il a déjà plus qu'usé de la permission.

OCTONVILLE.

C'est pour une lettre que je veux faire tenir à l'un de mes amis, hors de la ville. Vous allez à Sèvres, quelquefois : de là jusqu'à Saint-Cloud, c'est une promenade... vous demanderez le sire de Brantôme... ce sont des affaires peu importantes... mais dans ma position, je ne puis pas écrire ostensiblement à un homme attaché au service du Valois... vous comprenez?

THÉVENOT.

Eh! monsieur le comte, je n'ai besoin de savoir qu'une seule chose, c'est que je vous oblige. Je suis prêt, et je puis partir tout à l'heure; car Aubry que je viens de rencontrer, et à qui j'avais demandé un laissez-passer, vient de me le donner à ma porte (*Il le tire de sa poche.*), le voici.

OCTONVILLE.

C'est très bien. Je vous recommande le père Thévenot, madame : c'est un brave et digne homme, d'une loyauté parfaite et qui a montré du courage dans nos guerres; il a sauvé mon père blessé d'une arquebuse et prêt à se noyer en traversant la Loire à la nage... Tant qu'il a vécu, mon père l'appelait son brave frère d'armes.

THÉVENOT, *saluant.*

Vous m'accablez, monsieur le comte... je suis trop heureux...

LA DUCHESSE.

Non, monsieur Thévenot, laissez monsieur le comte vous témoigner sa reconnaissance... il ne s'en tiendra pas à des paroles...

certes, je connais son cœur. (*Elle se lève.*) Partons; allons écrire cette lettre chez vous : donnez-moi la main, comte. Monsieur Thévenot, je suis bien aise de vous connaître : recommandez, je vous prie, à votre jolie demoiselle l'emplette que j'ai faite et l'ordre que j'ai donné. Au revoir.

OCTONVILLE, *à Thévenot.*

Passez dans une demi-heure à l'hôtel d'Octonville, ma dépêche sera prête. Adieu.

THÉVENOT.

Madame... monsieur le comte... j'ai bien l'honneur...

(*Il les reconduit et salue encore après qu'ils sont partis. La duchesse rentre dans sa chaise pour sortir.*)

SCENE VII.

THÉVENOT, *seul.*

Ce voyage à Saint-Cloud vient bien mal à propos!... moi qui me faisais une fête de la joie de ma fille et de sa surprise agréable à l'arrivée si prompte de son futur... j'aurais eu tant de plaisir à dire à ma bonne Agathe... : Ton ami d'enfance, mon fils adoptif, celui qui t'adore... que je charge de ton bonheur... le voici, tu l'épouses demain... Oh! ce voyage est bien désagréable... je ne puis pourtant m'en dispenser... mais je ne puis pas non plus me dispenser d'être là, près de ma fille... Eh! mais, tout peut s'arranger... oui... Marcel arrive... je lui fais embrasser Agathe et je l'emmène à Saint-Cloud... dans trois heures nous sommes de retour... c'est cela... Holà! Barnabé, ne desselle pas ma mule, il faut que je reparte tout à l'heure... Ah! ah!... je crois... c'est lui... oui... le voici .. le voici... pauvre Marcel, comme il court!

SCENE VIII.

MARCEL, THÉVENOT.

MARCEL, *sautant au cou de Thévenot.*

Ah! monsieur Thévenot!...

THÉVENOT.

Bonjour! bonjour! mon bon Marcel, bonjour. (*Il l'embrasse.*) Eh bien! ton voyage?

MARCEL, *vivement.*

Excellent! monsieur Thévenot, mon cher père!... rien ne pourra plus m'empêcher de vous appeler de ce nom, si mademoiselle Agathe veut toujours bien faire mon bonheur... J'ai l'aveu de ma famille, tous mes papiers... les voici.

THÉVENOT.

Donne, mon garçon.

MARCEL.

Mais mademoiselle Agathe !... vous ne me dites rien d'elle.

THÉVENOT.

Toujours la même pour toi ; un peu triste par exemple, un peu souffrante depuis quelques jours ; mais cela doit mieux aller, puisque te voilà... Thérèse, dites à ma fille... mais non... il vaut mieux que je la prévienne moi-même... elle est occupée à faire un paquet de je ne sais quelle marchandise, pour une dame qui sort tout à l'heure du magasin... Je vais te l'envoyer ; quand tu l'auras vue un instant, je t'emmènerai pour deux ou trois heures avec moi.

MARCEL.

Vous m'emmènerez... hors d'ici ?

THÉVENOT.

Oui... eh bien ! après ?

MARCEL.

Ah ! mon Dieu, qu'y a-t-il donc ? est-ce qu'Agathe ne m'aime plus... Ah ! monsieur Thévenot, ne me cachez rien.

THÉVENOT.

Allons, voila déjà ta tête qui travaille !

MARCEL.

Mais pourquoi m'emmener ? pourquoi ?...

THÉVENOT.

Pourquoi ? pourquoi ? Je t'emmène pour que tu me fasses compagnie pendant cette petite course : nous reviendrons tout de suite, d'ailleurs... Comme te voilà pâle... calme-toi donc, mon ami... n'es-tu pas sûr de mon amitié, de mon estime ? (*Marcel se jette dans ses bras.*) Eh bien ?

MARCEL.

Ah ! si, monsieur Thévenot... vous, j'en suis bien sûr. . mais de grace, faites que je voie au plutôt mademoiselle Agathe.

THÉVENOT.

Je vais lui dire que tu es arrivé : elle ne tardera pas, je t'en réponds... pourtant, comme elle ne doit pas avoir l'air de courir trop vite après son futur, tu lui donneras bien quelques minutes... ne fût-ce que pour consulter son miroir... Allons, enfant que tu es attends là, ne t'impatiente pas.

(*Il entre dans l'arrière-boutique à gauche.*)

SCENE IX.

MARCEL, *seul*, *tristement.*

Oui, oui, M. Thévenot ; ah ! le cœur me bat si fort que je ne puis plus respirer... il faut m'asseoir. (*Il se jette sur une chaise.*) Quelle inquiétude, ou plutôt quelle folie !... plus d'obstacle à notre union... Agathe a juré de n'être qu'à moi, pourquoi donc

craindre? je connais son cœur et j'aime trop pour n'être pas aimé... Vraiment je ne suis pas raisonnable! j'ai peur de l'orage quand je suis arrivé au port... Ah! c'est que mon bonheur est si grand... j'en suis si près!... calmons-nous donc... hé!... (*Il regarde.*) Ce n'est pas elle encore.

SCENE X.

MARCEL, JACQUES.

JACQUES *entre par le fond.*

C'est ici, voilà la boutique désignée... Dieu vous garde monsieur : êtes-vous le maître du logis?

MARCEL.

Non, mon frère... Eh! mais, c'est mon bon ami Jacques.

JACQUES, *levant ses yeux baissés.*

Marcel! mon ancien camarade d'études!

MARCEL.

Quel plaisir de te revoir! (*Ils s'embrassent.*)

JACQUES.

C'est un coup de la Providence pour moi que notre rencontre, car je désirais vivement te parler; ce n'est pas le lieu, ni le moment; tu viendras chez moi.

MARCEL.

Volontiers : je serai charmé après trois ans de séparation...

JACQUES.

Et qu'as-tu fait depuis ce temps?

MARCEL.

J'ai continué mes études en jurisprudence.

JACQUES *d'un air recueilli.*

Et moi, les miennes en théologie : comme tu le vois, je suis par la grace de Dieu, moine, profès au collége de mon ordre à Paris.

MARCEL.

Et moi, bachelier en droit.

JACQUES, *un peu dédaigneusement.*

Je t'en fais mon compliment si tu es satisfait de ton sort... sur cette terre de peine et de misères!...

MARCEL.

Très satisfait, surtout si je vois se réaliser l'espérance de mon prochain mariage avec une jeune fille charmante qui m'inspire l'amour le plus vif.

JACQUES.

Pauvre Marcel! ce pauvre ami qui n'a que des affections terrestres... c'est assez pour un cœur froid comme le sien... (*s'animant peu à peu.*) Oui, Marcel, sans doute l'amour a quelque chose de divin, de céleste! sa flamme épurée peut embraser notre ame... je le crois .. je le sens... j'en suis sûr!...

mais le corps d'un mortel suffit-il à ses ravissemens... à ses extases... ô mon ami! l'amour n'est que dans le ciel!

MARCEL, *qui l'a considéré avec surprise en l'écoutant.*

Et le ciel est sur la terre avec celle qui nous aime.

JACQUES.

Pauvre garçon! ne parle pas de ce que tu ne peux connaître... Écoute, Marcel, il ne faut pas conclure ton mariage. (*Geste de Marcel.*) Il ne le faut pas, du moins avant d'avoir entendu la proposition que j'ai à te faire.

MARCEL.

Comment? que dis-tu?

JACQUES

Tu parles de félicité!... c'est moi qui suis heureux, Marcel!... moi, qui ne changerais pas mon destin contre celui des plus grands princes de la terre.

MARCEL.

Ah! je comprends! la nature de tes études détache ton esprit des biens de ce monde.

JACQUES, *souriant*

Dans ce monde même on peut avoir un avant-goût des jouissances célestes; et c'est ce qui m'arrive.

MARCEL.

Vraiment!

JACQUES.

Tiens; mon cœur a besoin de s'épancher; d'ailleurs tu es mon plus ancien ami, (*avec un effusion de joie qu'il a peine à contenir.*) et cela servira de préparation à la confidence importante que je t'ai promise... Figure-toi d'abord, mon cher, que tout ce que je désire, je l'obtiens!... pourvu que l'objet de mes vœux tende à servir l'intérêt de la bonne cause, de la sainte Ligue.

MARCEL.

Tu obtiens tout ce que tu désires?

JACQUES.

Tout mon bonheur a commencé il y a quinze jours, dans une petite chapelle de Saint-Jacques-la-Boucherie, que j'affectionne de préférence... J'étais devant l'autel de Sainte-Ursule... Ah! il faut te dire que cette chapelle est décorée d'un admirable tableau, en pied, de la sainte... une tête angélique... Il n'y a que l'amour divin qui puisse donner à une figure un caractère de beauté surnaturelle.

MARCEL, *à part.*

On dirait qu'il est amoureux du tableau!

JACQUES.

J'étais donc à genoux, et je priais tout haut, selon mon usage, quand je suis seul et que j'ai du chagrin : Hélas! grande sainte, disais-je, intercédez pour moi... me voilà sans argent, et je ne puis plus rester à mon auberge des Quatre-Fils-Aymon, de-

vant le grand Châtelet. (Je n'étais pas encore entré au couvent des pères de Saint-Dominique.) Faudra-t-il donc quitter Paris, abandonner mes études, quand j'étais près de les finir, pour me dévouer à la défense de la sainte Ligue? moi qui donnerais tout mon sang pour son triomphe... J'avais à peine fini de parler que j'entends une voix douce comme une flûte, qui dit: Courage, mon jeune ami, prie pour la bonne cause, et sainte Ursule t'aimera!... Juge de ma surprise... le son de ce dernier mot vibrait encore sous la voûte, quand je vis une figure svelte, et légère glisser entre deux colonnes en effleurant à peine la terre. Elle passa tout près de moi en me faisant un signe de la main... c'était la sainte elle-même; il était impossible de ne pas la reconnaître... son sourire, ses beaux cheveux bouclés tombant sur son col d'albâtre, et surtout ses yeux si vifs et si tendres à la fois... O mon ami! je restai sans mouvement... respirant une odeur parfumée qu'elle avait laissée sur son passage, tandis qu'elle disparaissait à travers les pilastres de la nef... Eh bien! tu souris d'un air de doute? Tu me regardes comme si tu croyais ma raison altérée!

MARCEL.

Je ne dis pas cela positivement... mais... c'est fort extraordinaire.

JACQUES.

Mais non; c'est très facile à expliquer: c'est un miracle, voilà tout.

MARCEL, *à part*, *avec surprise*.

Ah! (*haut.*) Mon ami, les miracles sont rares. (*Jacques sourit.*) Il se peut que des veilles prolongées, une contemplation continuelle, aient échauffé ta tête très ardente déjà.

JACQUES, *haussant les épaules et souriant.*

Fort bien! fort bien! Je l'ai pensé d'abord comme toi; je me suis dit long-temps: mes sens me trompent: c'est trop d'orgueil d'oser croire que le ciel s'occupe spécialement de moi... mais enfin, il a bien fallu reconnaître que cette faveur m'est accordée, tout indigne que j'en suis! j'en ai tant... mais tant de preuves!...

MARCEL.

Des preuves!

JACQUES.

Oui... d'abord, en rentrant chez moi, devine ce que j'ai trouvé: un rouleau de pièces d'or, au coin de Lorraine; il y en avait quarante!... adressées à Jacques, de la part de sœur Ursule... tu comprends... Ma divine protectrice ne s'est pas bornée là... Après avoir pourvu aux besoins de ma vie terrestre, elle s'est chargée d'éclairer mon ame et d'illuminer mon faible entendement... la belle sainte m'écrit...

MARCEL.

Elle t'écrit?

JACQUES.

Elle m'écrit, mon cher... je trouve un billet dans chaque sermon nouveau qu'on publie pour soutenir la sainte Union, car ils m'arrivent tous de sa part. Elle m'explique comment il faut les entendre... comme quoi les rois sont tous haïssables et sans nulle charité chrétienne pour leurs pauvres sujets.

MARCEL.

Tous!...

JACQUES.

Tous ceux qui sont condamnés par la Sorbonne; comme quoi il viendra un rédempteur des peuples de France pour tout méchant règne; comme quoi chaque nouveau sauveur aura en mariage une sainte dans le ciel, pour récompense.

MARCEL.

Récompense de quoi?... (*à part.*) il a la tête renversée par les livres de controverse... Cela m'étonne peu, un tempérament mélancolique et sombre, presque aucune instruction, avec un entendement si faible... cela s'est encore augmenté depuis qu'il est moine... c'est tout simple... Ne faisons pas d'attention à ses propos. (*haut, revenant à Jacques.*) Ma foi, mon bon ami Jacques, je t'avoue que je ne comprends rien à tes discours (*riant.*) ni à tes visions.

JACQUES, *reprenant un mouvement de vivacité et lui tendant la main avec douceur.*

Tu comprendras quand je t'aurai parlé... Crois-moi, les joies de la terre ne sont rien... la protection d'en-haut tient lieu de tout... je n'ai qu'à souhaiter, moi!.. même des frivolités mondaines, quoique j'en fasse peu de cas... tiens, cette jolie aumônière, et pour la porter, cette chaîne d'argent comme celle d'un chanoine ou d'un prince abbé... cela me vient d'elle... et bien d'autres encore!

MARCEL, *l'observant à part.*

En vérité, on rirait de la niaiserie de sa crédulité, s'il n'y avait pas dans son air quelque chose d'égaré qui fait mal.

JACQUES, *continuant avec chaleur.*

Aimé d'une protectrice divine qui veille à tous mes besoins... ma confiance est si grande que je ne m'occupe plus de l'avenir... en ce moment, par exemple, je ne sais pas ce qui va m'arriver dans cette boutique où je viens acheter un manteau... mais cela m'est égal.

MARCEL.

Que veux-tu qu'il t'arrive?

JACQUES.

Oh! rien, car la belle sainte sait bien que j'ai besoin d'assister à une conférence où l'on s'occupera de la grande rédemption du peuple, et qu'il me faut pour cela un manteau comme ceux de nos doctes clercs... or, je l'ai demandé tout haut dans ma prière, et ce matin j'ai trouvé dans mon bréviaire l'adresse

de ce marchand de draps... Alors, ma foi, j'y viens... mais j'y viens sans argent et pourtant sans inquiétude ; car si le ciel veut que je sois à la conférence... la sainte trouvera bien un moyen... ce n'est pas mon affaire.

MARCEL.

A merveille. (*à part.*) Il est plus malade que je ne le croyais.

JACQUES.

Comme tu me regardes!... Je conçois ta surprise de mon incroyable félicité... (*le prenant à mi-corps.*) Je veux que tu la partages, ami... suis mon conseil... chasse d'abord de ton cœur ton affection terrestre pour cette jeune fille.

MARCEL.

Moi, que je cesse d'aimer Agathe! tais-toi, insensé!

JACQUES.

Fais comme moi, aime dans le ciel!... Ah! que les saintes sont belles! mon ami, si tu en voyais une... (*voyant Marcel ému subitement.*) Eh bien! qu'as-tu donc?

MARCEL, *regardant du côté de l'arrière-boutique.*

La voilà, la voilà, mon cher, c'est elle!

JACQUES.

Elle! qui? ma divine protectrice? celle qui veille sur mon sort?

MARCEL.

Non, celle qui décidera du mien. (*Il fait quelque pas au-devant d'Agathe qui entre.*)

SCENE XI.

AGATHE, MARCEL, JACQUES.

AGATHE, *un paquet sous le bras, les yeux baissés, d'une voix émue, à part.*

Il y a quelqu'un avec lui, tant mieux!

MARCEL.

Ah! mademoiselle Agathe... c'est vous; vous, que je revois après trois semaines qui m'ont semblé si longues, si tristes...

AGATHE.

Je suis votre servante, monsieur Marcel... vous avez fait un bon voyage, j'espère? (*à Jacques.*) Que désire monsieur. (*Elle va au comptoir.*)

MARCEL.

Je l'espère aussi, mademoiselle, j'ai fait un voyage très heureux ou très fatal pour moi... comme vous voudrez qu'il soit.

AGATHE, *à Jacques qui s'est approché du comptoir.*

Vous dites, mon frère, que vous venez ici parce que vous avez besoin d'un manteau... c'est facile.

JACQUES.

Oui, mais je ne viens pas l'acheter : je vous préviens que je n'ai pas d'argent.

AGATHE.

Ah ! cependant... attendez... un manteau !... vous êtes le révérend frère Jacques, peut-être ?...

JACQUES.

Pour vous servir.

AGATHE.

C'est différent ; vous voulez un beau manteau avec une simarre de pareille étoffe ?

JACQUES, *souriant avec joie.*

Ah ! mais oui... une simarre aussi... je n'en serais pas fâché.

AGATHE.

Avec la fraise en dentelles de Malines?

JACQUES.

Ah ! c'est trop beau!

AGATHE.

Tout cela est plié d'avance dans ce paquet, de la part de sœur Ursule, pour M. Jacques ; le voilà, c'est payé !

JACQUES, *avec joie.*

Elle sait mieux ce que je désire que moi-même. (*Il prend le paquet. A Marcel.*) Incrédule ! hein?... (*Il lève les yeux au ciel, en joignant les mains.*) Ah ! (*Il essuie ses yeux.*) Quel bonheur !... cela vient d'elle !... (*Il presse le paquet contre sa poitrine.*) Adieu, Marcel... adieu !... Mon adresse, au couvent des Dominicains - d'ailleurs, je te reverrai... (*à part en sortant.*) Ah! quel bon heur !... (*Il s'éloigne d'un air calme et recueilli ; on le voit concentrer sa joie intérieurement et lever au ciel les yeux comme s'il priait tout bas en marchant.*)

SCENE XII.

AGATHE, *sortant du comptoir*, MARCEL.

AGATHE, *avec embarras, cherchant à détourner la conversation qu'elle voit venir de la part de Marcel.*

Ce frère de Saint-Dominique est de votre connaissance, monsieur Marcel?

MARCEL, *s'approchant.*

Oui, nous avons étudié ensemble... mais... vous ne m'avez pas répondu. (*Silence. Agathe tient ses regards baissés.*) Mon Dieu ! est-ce que vous ne lèverez pas les yeux sur le pauvre Marcel? (*Agathe le regarde un instant et détourne la tête pour cacher son émotion.*) Au nom du ciel ! mademoiselle Agathe, d'où vient votre peine ? est-ce moi qui la cause ? vous me disiez de revenir bientôt : êtes-vous fâchée de mon retour ?

AGATHE.

Non, monsieur Marcel, personne au monde ne vous veut plus de bien que moi... mais...

MARCEL.

Mais... achevez... je comprends votre silence... Ah! j'avais le pressentiment de mon malheur. (*Son agitation augmente.*) Et vous me voulez du bien, vous! ah! personne ne me fera jamais autant de mal!... Au reste, je n'ai pas droit de me plaindre... votre père... c'est lui qui m'avait permis d'espérer... vous, vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez.

AGATHE.

Marcel! je ne vous ai jamais dit que je vous aimais, parce qu'une telle parole ne devait pas sortir de ma bouche... et parce que je croyais pouvoir vous le prouver sans le dire. Maintenant, je vous le dis (*Elle lui prend la main.*) du fond de mon cœur... Marcel... je vous aime... je n'aimerai jamais que vous... mais je ne serai jamais votre femme... je ne serai jamais à personne.

MARCEL.

Qu'entends-je! juste ciel!... quelle résolution!... être aimé, et vous perdre par votre volonté même!... vous doublez ma douleur.

AGATHE.

Vous ne connaissez pas la mienne.

MARCEL.

Agathe! chère Agathe! ne me mettez pas au désespoir, expliquez-vous: parlez.

AGATHE.

Je ne le puis... je ne le puis... n'insistez pas... je vous le demande, Marcel, au nom de l'amour que vous aviez pour moi!

MARCEL.

Que j'aurai toujours, Agathe... oh! c'est un coup de foudre qui m'a frappé! je n'y survivrai pas.

AGATHE.

Silence! c'est mon père... Par grace... par compassion pour moi!... pour moi, plus à plaindre que vous!

MARCEL.

Plus à plaindre!... (*Tous deux, éloignés l'un de l'autre, font des efforts pour vaincre leur émotion et paraître calmes.*)

SCENE XIII.

AGATHE, THÉVENOT, MARCEL.

THÉVENOT, *gaîment.*

Eh bien! mes enfans, où en êtes-vous? voyons, s'est-on bien raconté les petits chagrins d'absence? est-on bien joyeux... bien... comment!... tous deux loin l'un de l'autre?... tris-

tes! les yeux fixés à terre! qu'est-ce donc? hein?... pas de réponse... avez-vous eu une querelle?

AGATHE.

Non, mon père.

THÉVENOT.

Je veux savoir la vérité, et qui de vous a tort.

MARCEL, *hésitant.*

C'est moi, monsieur Thévenot; car je venais transporté de joie... et trop persuadé de mon bonheur (*Il soupire.*) : l'accueil de mademoiselle Agathe m'a prouvé combien je m'abusais...

THÉVENOT.

Qu'est-ce que tu dis? est-ce qu'elle peut te mal recevoir? elle qui ne pense qu'à toi, qui ne me parlait que de toi?

MARCEL.

Est-il vrai? et cependant on me repousse.

THÉVENOT.

Ah! m'y voilà! tu auras voulu embrasser ta fiancée... selon l'usage... tu l'auras contrariée... c'est cela, n'est-ce pas?... Allons, faites la paix.

MARCEL.

Monsieur Thévenot, je ne crois pas...

THÉVENOT.

Tu ne crois pas qu'elle y consente!... Comment! devant moi, quand je le permets... Allons vite, Marcel, tu sais qu'il faut que je t'emmène pour quelques heures... Viens, Agathe... voyons, que je tienne mes deux enfans dans mes bras... (*Il prend Marcel par la main. A Agathe qui n'obéit pas.*) Est-ce donc plus sérieux que je ne l'ai cru? Mon enfant, je ne te contraindrai jamais, tu le sais... mais Marcel est l'époux de ton choix... pourquoi nous désoler tous deux? tu n'as plus de mère, Agathe; je suis vieux... ne m'ôte pas la consolation de te voir un protecteur après moi... Agathe, j'ai confiance en lui!.. Allons... (*Il pousse Agathe dans les bras de Marcel.*) Là! j'étais bien sûr.

MARCEL.

Chère Agathe! (*Il l'attire doucement à lui; elle cède en frémissant.*)

THÉVENOT.

Eh! mais... qu'a-t-elle?... quelle pâleur subite!

AGATHE, *repoussant Marcel par un mouvement convulsif.*

Ah! malheureuse que je suis... (*Elle cache son visage dans ses mains, et fond en larmes.*)

MARCEL.

O ciel! Agathe, qu'avez-vous donc contre moi?

AGATHE.

Oh! laissez-moi... laissez-moi... je suis mal... très mal... Je veux rentrer.

THÉVENOT, *allant à elle.*

En vérité, c'est un caprice inconcevable... je m'y perds...

Agathe... m'avez-vous dit que vous aimiez Marcel? répondez... je l'exige.

AGATHE, *avec effort et très bas.*

Oui, mon père.

THÉVENOT.

Que vous étiez heureuse de l'épouser?

AGATHE.

Oui...

THÉVENOT.

Tu l'entends... Et depuis trois jours, vous avez donc changé d'avis?

MARCEL, *vivement.*

Agathe!

AGATHE, *douloureusement.*

Ayez pitié de moi, mon père!

THÉVENOT.

Retirez-vous... à mon retour, vous m'expliquerez vos motifs. (*à Marcel.*) Suis-moi : viens.

MARCEL.

Oui, sortons: j'étouffe ici... (*Il sort d'un air désespéré.*)

(*Thévenot sort en donnant des signes de surprise et les yeux tournés sur Agathe, qui regagne lentement la porte de l'arrière-boutique : au moment d'y entrer elle s'écrie*:)

AGATHE.

O mon Dieu! vous seul savez ce que je souffre, et si je l'ai mérité.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décoration. — Dans l'entr'acte, fort court, la nuit descend par degré. On voit passer dans la rue, par la porte du fond, qui est ouverte, quelques escouades de troupes de la Ligue faisant la ronde du soir. Pendant ce temps, la retraite se fait entendre, les lanternes publiques commencent à s'allumer. — Thérèse apporte sur la table un flambeau à deux branches, et va fermer la boutique. Dès qu'elle est rentrée dans l'intérieur de la maison, Agathe arrive et s'assied près de la table.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, *seule.*

Quelle journée!... enfin il est nuit... me voilà seule... combien j'ai souffert!... pauvre Marcel, il me croit injuste... inconstante peut-être, et je ne puis le détromper! Allons, tout est fini pour moi : je dois, je veux même écarter de ma pensée jusqu'à son souvenir... Hélas! il y revient toujours, c'est pour toute la vie! (*Elle reste un instant accoudée sur la table, pendant ce temps la fenêtre s'ouvre doucement; Octonville enveloppé d'un long manteau couleur de muraille, un grand chapeau rabattu sur les yeux, s'y montre et pénètre dans la chambre; au bruit de la croisée qu'il referme, Agathe se retourne.*)

SCENE II.

OCTONVILLE, AGATHE.

AGATHE.

Qu'est-ce donc, qu'ai-je entendu? (*poussant un cri d'effroi.*) Ha!... vous... vous ici!

OCTONVILLE.

Silence!... ne craignez rien, belle Agathe.

AGATHE.

Malheureux!... vous osez reparaître devant moi!... sortez! sortez! ou j'appelle!... Sortez-vous? (*appelant à haute voix.*) Thérèse!...

OCTONVILLE.

Elle ne viendra pas... cette fille m'est dévouée! calmez-vous... de grace, écoutez-moi!...

AGATHE.

La misérable créature!... c'est elle sans doute qui vous a

introduit la première fois ! (*Elle marche avec égarement.*) Me voilà donc seule, seule avec mon plus grand ennemi... avec le lâche qui m'a perdue !... (*hors d'elle-même.*) Parle, traître ! lui as-tu dit de me donner encore quelque nouveau breuvage léthargique ?... afin de trouver ta victime privée du sentiment, et sans son ame qui te déteste, infâme ! infâme !

OCTONVILLE.

Oui, vos reproches sont justes et je les mérite ! Je suis coupable, criminel, je l'avoue.

AGATHE, *retombant assise et pleurant.*

Homme sans pitié ! que vous avais-je fait ?

OCTONVILLE.

Vous avez égaré mes sens, ma raison; j'aurais donné ma vie pour obtenir votre cœur, mais je n'espérais pas vaincre votre vertu, voilà l'excuse de ma faute. Agathe, j'implore mon pardon à genoux... écoutez-moi !

AGATHE.

Jamais... sortez, au nom du ciel !

OCTONVILLE.

Daignez m'entendre. (*Agathe cache son visage, Octonville continue avec émotion et rapidité.*) Le plus grand secret vous est assuré, tout m'en fait un devoir... une grande alliance que je vais contracter, ce n'est qu'une affaire de fortune, et ma position actuelle dans l'état va me donner une existence brillante... notre liaison mystérieuse (*Geste d'indignation d'Agathe.*) continuera sans bruit, et n'en sera que plus charmante dès qu'un peu de la confiance que je saurai mériter aura pu s'établir entre ma chère Agathe et moi.

AGATHE, *se levant.*

Ote-toi de mes yeux, lâche qui croit que l'honneur d'une femme et son amour peuvent se payer. Va, je te méprise autant que je t'abhorre !

OCTONVILLE.

Ainsi vous réduisez ma position au désespoir. (*Il avance sur elle.*)

AGATHE, *effrayée.*

Ah ! ne m'approchez pas; laissez-moi... laissez-moi, par grace ! par compassion !

OCTONVILLE, *vivement.*

Par compassion ? quand vous n'en avez aucune pour moi, qu'ai-je à ménager ? que gagnerai-je à vous respecter ? Vous me détestez... vous l'avez dit !

AGATHE, *tremblant et presque pleurant.*

Je vous l'ai dit ! vous me rendez si malheureuse ! vous êtes si cruel pour moi ! (*joignant les mains.*) Restez !... restez là, je vous en supplie.

OCTONVILLE.

C'est en vain... si vous me donniez l'espoir que vous...

AGATHE.

Oui ! oui ! eh bien! oui; mais éloignez-vous d'abord... éloignez-vous. (*Elle le repousse en tremblant.*)

OCTONVILLE, *s'arrêtant.*

Vous me promettez donc d'autres sentimens ?

AGATHE.

Moi! que je promette ?...

OCTONVILLE, *revenant à elle et la prenant dans ses bras.*

De répondre à mon amour?...

AGATHE.

Jamais !... je ne puis... (*avec effroi.*) arrêtez ! plus tard !... je ne sais... ô mon Dieu ! laissez-moi le temps !... (*On frappe deux coups violens à la porte de la rue.*

OCTONVILLE.

Eh !...

AGATHE *arrache sa main de celle d'Octonville et s'élance vers la porte en criant.*

On y va !... j'ouvre ! attendez...

OCTONVILLE.

Silence ! Agathe !... quelle imprudence !

AGATHE.

Restez là ! si vous avancez, je crie au secours ! au meurtre, au feu !... on enfoncera la porte !

OCTONVILLE.

Pour vous-même, Agathe... y songez-vous ? si l'on me voyait !...

AGATHE, *qui a ôté la barre de la porte et prête à ouvrir.*

Ah ! maintenant... je vous entends !... que demandez-vous ?

OCTONVILLE, *troublé.*

Où me cacherai-je ?

AGATHE, *sèchement.*

Dans ce cabinet... si vous le voulez, monsieur.

OCTONVILLE.

Là ?... oui, attendez... (*Il entre à gauche dans le cabinet au premier plan.*)

AGATHE.

O mon Dieu !... je te rends grace ! (*Elle ouvre.*)

SCENE III.

AUBRY-LE-BOUCHER, AGATHE.

(*Octonville, caché dans le cabinet, dont il entr'ouvre la porte de temps en temps.*)

AUBRY, *entrant.*

C'est à merveille, vous ne faites pas attendre, et j'aime cela, moi ! Cependant, jeune fille, à l'heure qu'il est, dans un temps

comme celui-ci, c'est agir trop vite. on demande qui est là, avant d'ouvrir?... entendez-vous?

AGATHE.

Pour un ami de mon père, j'ai cru...

AUBRY.

Un ami!... un ami!... certainement je suis son ami, et ma démarche le prouve... je ne la ferais pas pour un autre.

AGATHE.

Qu'y a-t-il donc, messire Aubry?

AUBRY.

Ce qu'il y a, ce qu'il y a? par la mort-Dieu! beaucoup de mal si je ne me trompe, et je souhaite fort de me tromper; car malgré notre ancienne amitié... est-il de retour?

AGATHE.

Pas encore; il ne peut tarder; mais encore une fois, messire Aubry, je ne comprends pas la cause de votre humeur.

AUBRY.

Tant mieux, si vous ne la comprenez pas... je pourrais croire le contraire... votre air troublé, votre voix tremblante, quand je suis entré, doublent mes soupçons.

AGATHE.

Vos soupçons!... que soupçonnez-vous?

AUBRY.

Je fais plus que soupçonner, je suis sûr... écoutez, votre père est compromis!...

AGATHE.

Compromis!... mon père!... comment?

AUBRY.

Bien plus, il m'a compromis moi-même... un homme de son âge!... commettre une pareille imprudence!... et profiter pour cela d'un laissez-passer que je lui donne encore!...

AGATHE.

Qu'est-ce donc? qu'a-t-il fait?

AUBRY

Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer; je repars... dès qu'il sera de retour, qu'il se hâte de venir au corps-de-garde de la barrière des Sergens.

AGATHE.

Oui.

OCTONVILLE, *entr'ouvrant la porte du cabinet à part.*

Je meurs d'inquiétude... écoutons.

AUBRY.

Dites-lui bien qu'il est accusé d'avoir porté à Saint-Cloud une lettre d'un traître à la sainte Ligue.

OCTONVILLE.

Ciel!

AUBRY.

C'est qu'il y va de la vie, au moins.

OCTONVILLE, *à part.*

Le malheureux se sera laissé découvrir!

AGATHE, *troublée.*

Je le lui dirai, messire Aubry, je le lui dirai... mais tenez, parlez-lui vous-même, le voici.

SCENE IV.

OCTONVILLE *caché*, AUBRY, THÉVENOT, AGATHE.

AUBRY.

Ah!... c'est donc toi, messager de malheur!... bel arrivant de Saint-Cloud!... viens, que je te complimente! bien opéré, mon camarade... par Saint-Denis, tu nous mets dans une gracieuse position!

THÉVENOT.

A qui en a-t-il? quoi donc? d'où vient tout ce bruit?

AUBRY.

Tout ce bruit, mort-Dieu! Et la lettre que tu as portée au sire de Brantôme, (*Mouvement de surprise de Thévenot.*) un des valets de chambre de Valois?

THÉVENOT.

Par quel hasard sais-tu que j'ai porté une lettre?

AUBRY.

Ah! par quel hasard?... par un hasard bien fâcheux pour toi, si tu ne prouves que tu n'es pour rien dans les projets affreux dont elle parle.

THÉVENOT.

Des projets affreux!... je les ignorais... je l'ai remise comme on me l'a donnée!... c'est un service...

AUBRY.

Il peut te coûter cher! connais-tu celui qui t'en a chargé?...

(*Ici Octonville, les traits décomposés, entrouvre la porte et écoute en frémissant.*)

THÉVENOT.

Si je le connais?... sans doute!

OCTONVILLE, *à part.*

Je suis perdu.

AUBRY.

Tu le connais? tant mieux! c'est lui seul qui périra! nomme-le-moi vite le traître, et laisse-moi le soin de te disculper! Son nom, vite son nom?

(*Octonville essuie la sueur qui coule de son front.*)

THÉVENOT.

Eh! c'est... c'est... il périra, dis-tu?

AUBRY.

S'il périra le misérable, il mérite mille morts! parle!...

est-ce que tu hésites?... que dois-je penser de toi même?.. prends-garde, Thévenot!

THÉVENOT.

Écoute, Aubry, tu sais bien que je ne me mêles pas des affaires de l'état, moi, les miennes me donnent assez d'occupation! sois sûr que je ne connaissais pas le contenu de cette lettre, sans quoi... on m'a trompé... probablement sans savoir à quel danger l'on m'exposait... Quant à ta demande, de nommer celui qui l'a écrite .. je ne le ferai pas... je ne le puis.

OCTONVILLE, *à part.*

Ah!

AUBRY, *avec force.*

C'est ton dernier mot?

THÉVENOT.

Oui.

AUBRY.

Adieu! ton silence me prouve que tu es son complice... tu ne me reverras ici qu'avec ma brigade pour t'arrêter. Je vais te dénoncer moi-même pour me défendre de tout accord avec toi! il le faut, c'est de ma main que tu tenais le laissez-passer... j'ai voulu sauver un ancien ami; mais un traître à notre cause n'est plus rien pour moi!... (*Il fait un pas pour sortir.*)

THÉVENOT.

Fais comme tu voudras, Aubry, je ne suis pas coupable.

AUBRY, *s'arrêtant.*

Alors... le nom du perfide qui veut nous vendre au Valois! (*Thévenot se tait.*)

AGATHE, *suppliant.*

Mon père!... (*Thévenot se tait.*)

AUBRY, *avec fureur.*

Voyons!... (*Silence de Thévenot.*) Eh bien!... que le diable de Vauvert te puisse emporter, je t'abandonne!... (*montrant Agathe.*) Voilà une orpheline! (*Il sort.*)

SCENE V.

OCTONVILLE, *dans le cabinet*, THÉVENOT, AGATHE.

THÉVENOT, *douloureusement.*

Orpheline!... s'il était vrai!... ma pauvre Agathe!... Agathe, quelle imprudence j'ai faite!

AGATHE.

Il faut la réparer, mon père, n'hésitez pas à nommer celui qui vous expose; pourquoi seriez-vous plus généreux que lui? il ne vous avait pas prévenu du danger que vous couriez pour le servir... faites-le connaître, je vous en conjure!

THÉVENOT.

Impossible!... je manquerais à l'honneur, à la reconnaissance!

AGATHE.

Et vous sacrifieriez votre vie !...

THÉVENOT.

Je dois la risquer au moins pour le prévenir que son secret est connu, qu'il doit chercher son salut dans la fuite, et quand il sera en sûreté, alors si je suis contraint... je parlerai.

AGATHE.

Hélas ! ne serez-vous pas victime d'un dévouement que cet homme semble mériter si peu ?

THÉVENOT.

A la garde du ciel, mon enfant ! c'est un devoir !

AGATHE.

Il est bien cruel !

THÉVENOT.

Il est sacré ! tu n'en douteras plus : apprends quel est celui qu'il faudrait exposer à la mort ; tu sais que je dois ma fortune aux bontés du feu comte d'Octonville ?

AGATHE.

Eh bien ?...

THÉVENOT.

Eh bien, la lettre que j'ai portée à Saint-Cloud est de son fils.

AGATHE.

Du fils du comte ?... de Raoul d'Octonville ?... l'un des Seize aujourd'hui !. . de ce fils dégénéré d'un noble père !... c'est de ce lâche !... traître à son roi, d'abord... traître à la Ligue ensuite !... et maintenant traître à l'amitié !...

THÉVENOT.

Que dis-tu ? quels transports ?... Agathe !...

AGATHE.

C'est pour lui !... c'est pour Octonville... que vous risquez vos jours, mon père ! (*avec force.*) Ah ! vous vivrez... Écoutez !.. apprenez... mais non... venez, venez, suivez-moi !... (*Elle l'entraîne.*) Armez-vous de courage !...

THÉVENOT.

Où donc ?

AGATHE.

Dans la chambre où ma mère est morte !... c'est que l'infâme... (*Geste de désespoir.*) C'est aussi là devant Dieu et devant vous que je parlerai !... (*avec indignation.*) Octonville !... venez, venez, mon père !...

(*Elle l'entraîne avec égarement.*)

SCENE VI.

OCTONVILLE, *sortant du cabinet.*

Elle dira tout, je n'en puis douter!... Le courroux de Thévenot sera terrible! il me dénoncera, je suis perdu! que faire? que faire?... il faut fuir, quitter Paris sur-le-champ... c'est le dernier moyen!... (*Il va pour sortir.*)

AUBRY, *aux soldats qui restent à la porte.*

Gardez cette porte, et qu'on ne laisse sortir personne.

OCTONVILLE.

Ah! déjà Aubry avec ses soldats... cachons mon trouble.

SCENE VII.

AUBRY; *quatre soldats entrent avec lui, deux autres restent sur le seuil de la porte, on en voit d'autres en dehors;* OCTONVILLE.

AUBRY.

C'est vous, comte! vous venez sans doute pour la même cause que moi?

OCTONVILLE, *troublé.*

Pour la même cause?

AUBRY.

Oui, oui, vous savez qu'il y a un traître dans la maison! par l'enfer! il faut qu'il nomme ses complices, ou qu'il périsse de mâle mort! n'est-ce pas votre avis?

OCTONVILLE.

Mon avis?...

AUBRY.

Oui, votre avis? quel air vous avez? est-ce que vous ne savez pas ce qui s'est passé?

OCTONVILLE.

Ce qui s'est passé, messire Aubry!... je présume que si... mais vous le savez encore mieux que moi.

AUBRY, *brusquement.*

Tout le monde le sait, c'est un bruit de ville, à présent. Camarades, entrez dans l'intérieur, amenez ici de gré ou de force le sieur Thévenot, saisissez ses papiers. (*à un homme en manteau du palais.*) Vous, sieur greffier commissaire du palais, suivez, verbalisez promptement, que j'emmène l'accusé. (*continuant, à Octonville.*) Collègue, je suis bien aise de vous trouver ici; vous m'aiderez dans cette arrestation... conçoit-on que ce vieux père Thévenot se soit fait émissaire de nos ennemis!

OCTONVILLE, *dont le trouble continue pendant toute la scène.*

Peut-être qu'il ne savait pas ce qu'il faisait... on l'aura trompé...

AUBRY.

Qu'il le dise donc alors... qu'il nomme l'auteur de la lettre.

OCTONVILLE.

Thévenot est un honnête homme... qui me semble incapable...

AUBRY.

C'est possible ; mais mon honneur exige que le coupable soit connu ; je suis compromis, c'est moi qui ai donné le laissez-passer pour sortir de la ville. Ainsi le père Thévenot dira la vérité, sinon, l'estrapade... jusqu'à la mort ! (*Geste d'Octonville.*) Il n'a qu'à nommer, c'est le traître qui meurt.

OCTONVILLE, *avec embarras*

J'entends bien !... cependant... vous pourriez peut-être... Ce pauvre vieillard !... et puis... il y a-t-il crime ? est-ce bien prouvé ?

AUBRY.

Comment ! et quelle meilleure preuve en voulez-vous que la réponse du Valois ?... vous allez voir.

OCTONVILLE.

On a surpris la réponse du roi ?

AUBRY.

On n'a pas eu besoin de la surprendre, il l'a envoyée lui-même ; un des quarante-cinq, un des hommes de sa garde, l'a jetée à la poterne de la tour de Nesle, il y a une heure, et la voilà. (*Il la tire de son sein.*)

OCTONVILLE, *vivement.*

Adressée à qui ?

AUBRY.

Aux ligueurs tout simplement.

OCTONVILLE, *se rassurant.*

Ah ! c'est singulier... il ne désigne aucun chef ?

AUBRY.

Non ; il dit qu'il n'a pas daigné répondre au traître... il le méprise trop pour vouloir de ses services. Tenez, lisez. (*Il l'éclaire avec le bougeoir qu'Agathe a laissé sur le comptoir en sortant de l'arrière-boutique.*)

OCTONVILLE.

« Nous, Henri de Valois, troisième du nom, par la grace de « Dieu, roi de France...

AUBRY, *l'interrompant.*

Passez, passez ! (*Il désigne l'endroit.*) là.

OCTONVILLE.

« A nos sujets rebelles, se disant ligueurs, que Dieu con-« fonde ! savoir faisons que ce jourd'hui 1er d'août 1589, nous « avons reçu l'offre d'un des vôtres pour nous livrer les portes « de la ville, et prendre notre vengeance à plaisir ; mais comme « pour ce faire n'avons besoin d'autre force que de Dieu, mon-« seigneur Saint-Denis et l'épée de nos gentilhommes, vous

« tenons avertis de chercher ce fourbe pour l'occire; pas ne « voulant le nommer encore, afin qu'en ayez plus d'angoisses, « et sachiez vous-mêmes ce que c'est d'être trahis par les siens. « Et sur ce, Dieu vous garde et vous baille repentir avant la « prise de la ville; afin que grace et merci vous puissent en- « core être octroyés de nous.

« HENRI DE VALOIS. »

AUBRY.

Comment trouvez-vous le style?... vous frémissez... de colère sans doute?

OCTONVILLE.

De colère..., oui.

AUBRY.

Comme il traite la sainte Ligue!... c'est par méchanceté qu'il ne désigne pas tout de suite celui qui voulait nous livrer tous! mais malgré lui nous le saurons : d'abord les portes de Paris sont fermées pour vingt-quatre heures; le coupable ne peut s'échapper, il ne sera pas difficile à trouver. On n'a délivré qu'un seul permis pour Sèvres, dans cet après-midi, et c'est à Pierre Thévenot; donc il nous désignera le traître, s'il n'est pas son complice! (*confidentiellement.*) Entre nous, je le soupçonne un peu...

OCTONVILLE.

Vous croyez?... oui... oui... peut-être ..

SCENE VIII.

THÉVENOT, AUBRY, OCTONVILLE, L'HUISSIER DU CHATELET, *tenant des papiers.*

THÉVENOT, *sortant de la chambre d'Agathe, d'une voix ferme mais très émue.*

Non! restez là... je vous appellerai dans un instant, ma fille.

AUBRY, *bas à Octonville, en le poussant du coude.*

Voyez la pâleur de Thévenot, ses traits altérés; sa figure est effrayante... oh! il est du complot... je le gage!

OCTONVILLE, *à part.*

Quel moment!... (*haut.*) Je... je ne sais... l'apparence, il est vrai...

AUBRY, *avec autorité.*

Pierre Thévenot, au nom de la sainte Union je t'arrête, et vais te conduire aux prisons du Châtelet!

THÉVENOT.

Ne puis-je faire quelques dispositions avant de quitter ma demeure?

AUBRY.

Je ne sais si je dois céder à ta demande... qu'en pensez-vous, comte ?

OCTONVILLE, *troublé de plus en plus.*

Oui..., non..., comme vous voudrez, messire Aubry.

THÉVENOT.

Permettez que je dise un mot à M. le comte d'Octonville.

AUBRY.

Soit. Parle à mon collègue, il est un des Seize. (*à l'huissier.*) Vous, donnez-moi les papiers saisis.

THÉVENOT, *croisant les bras sur sa poitrine, s'avance vers Octonville, qui paraît vivement effrayé.*

C'est vous qui êtes mon juge, comte... (*tout bas.*) regardez-moi... Vous ne l'osez pas? je le crois; écoutez, je sais tout.

OCTONVILLE.

Ah!

THÉVENOT, *bas, mais avec un accent terrible.*

Paix, misérable! (*les dents serrées.*) Ta victime a parlé, ta vie est dans mes mains; regarde-moi, je te l'ordonne.

OCTONVILLE, *levant la tête.*

Je suis perdu !

THÉVENOT, *d'une voix terrible.*

Perdu! cependant, écoute : (*rapidement.*) les lâches tels que toi tiennent beaucoup à leur existence déshonorée : je te la conserve.

OCTONVILLE.

Quoi!

THÉVENOT.

Silence, donc!... je te la conserve aux dépens de la mienne qui m'est à charge; d'un seul mot, tu le vois, je puis te livrer au supplice.

OCTONVILLE, *tremblant.*

Il est vrai.

THÉVENOT.

Eh bien! jure-moi d'épouser Agathe, et je prends ta trahison envers la Ligue sur mon compte.

OCTONVILLE.

Quoi! vous pourriez... Ah! mon sauveur! mon père! je jure par tout ce qu'il y a de...

THÉVENOT.

Arrête! je ne dois m'en fier qu'à moi, ainsi tu n'existeras plus demain si tu n'as pas rempli ta promesse aujourd'hui même; je sais que tu le peux : tu as des dispenses de monseigneur de Paris, pour le grand mariage que tu allais conclure; qu'Agathe soit donc ton épouse ce soir, alors seulement tu seras sûr de vivre.

AUBRY, *revenant à Octonville.*

Eh bien! de quoi s'agi-il? je dois être instruit, moi.

THÉVENOT.

Vous allez le savoir. (*appelant.*) Agathe! (*bas à Octonville.*) N'oubliez pas qu'elle doit ignorer le sort qui m'attend. (*à sa fille qui arrive couverte d'un voile.*) Approchez.

SCENE IX.

AUBRY, *le commissaire*, (*dans le fond*), AGATHE, THÉVENOT, OCTONVILLE.

THÉVENOT.

Je me rends au conseil des quarteniers de Paris, pour d'importantes révélations.

AUBRY

Ah! à la bonne heure, enfin.

THÉVENOT, *bas à sa fille.*

J'ai votre parole de m'obéir sans délais. (*haut.*) Donc, dès ce soir j'exige que votre union soit célébrée avec monsieur le comte d'Octonville.

AUBRY, *reculant de surprise.*

Avec le comte?

(*Thévenot regarde Octonville.*)

OCTONVILLE, *vivement.*

Avec moi... oui.

AGATHE, *d'une voix faible et avec effort.*

J'obéirai.

THÉVENOT.

Je l'espère...et cela, quand même je ne serais pas de retour ce soir: il le faut. (*à Octonville.*) Je le veux. (*Octonville s'incline.*) Agathe, embrassez-moi.

AGATHE, *bas.*

Vous reviendrez bientôt, mon père; mais je tremble, si vous parlez... (*Elle regarde Octonville.*) Je ne puis concevoir...

THÉVENOT, *bas.*

Soyez calme. (*haut.*) Je sais ce que je dois dire pour que tout le mal soit réparé.

AUBRY, *passant entre Thévenot et Octonville.*

Cela s'arrange; tant mieux, mon voisin: désigne-nous vite l'homme que nous devons prendre, et laisse-moi faire après... (*aux soldats.*) Allons, enfans, sortez! (*frappant sur l'épaule d'Octonville.*) A merveille, cher comte; par saint Denis! j'aurais plutôt parié que les tours Notre-Dame changeraient de place ensemble, que de croire au mélange de votre noble sang avec celui de Thévenot.

THÉVENOT, *solennellement.*

Peut-être que le sang de l'un épurera celui de l'autre! (*bas à Octonville.*) N'oubliez pas!

OCTONVILLE, *bas à Thévenot.*

Vous avez ma promesse?

THÉVENOT, *de même.*

Et le ciel a reçu la tienne.

OCTONVILLE, *regardant Thévenot qui le suit des yeux, à Agathe.*

Mademoiselle, je suis à vous dans une heure.

AGATHE, *les yeux baissés.*

Dans une heure, soit! (*à part.*) Ensuite, un cloître pour toujours.

THÉVENOT, *avec fermeté.*

Partons. (*Il sort.*)

OCTONVILLE, *à part, quand Thévenot est sorti.*

J'échappe au supplice.

AGATHE, *d'une voix sourde.*

Perdue à jamais!

(*Elle reste immobile, dans une attitude morne, les yeux fixés à terre. Octonville sort.*)

(*La toile baisse.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Une chambre gothique. — A gauche, l'entrée d'un oratoire élégant. — Il est jour.

SCENE PREMIERE.

LA DUCHESSE, *seule.*

La réponse de Saint-Cloud n'arrive pas. (*Elle se promène.*) Sera-t-elle favorable?... et si elle ne l'est point, que ferai-je alors? (*souriant.*) Alors, que ma sœur Sainte-Ursule me soit en aide! le Valois pourrait s'en repentir! (*Elle réfléchit.*) Oui, il n'y aurait plus que ce moyen... Jacques... ces cheveux noirs... cet œil ardent... cette démarche ferme, signes de force et d'audace... qualités d'homme!... le pauvre diable y restera... c'est peut-être dommage... mais je ne vois que lui... véritablement que lui... Oh! c'est une chose bien utile pour nous que la superstition.

SCENE II.

LA DUCHESSE, UN VALET.

LE VALET.

Un religieux de l'ordre de Saint-Dominique... Il se prétend invité chez madame la duchesse, à une assemblée de doctes clercs.

LA DUCHESSE, *à part.*

Justement! c'est notre ami Jacques. (*haut.*) Je sais quel est ce jeune frère... conduisez-le par la galerie, dans mon oratoire, et qu'il attende en ce lieu. (*riant.*) Une assemblée de doctes clercs de Sorbonne : c'était un bon prétexte, le seul, peut-être, pour l'attirer ici. Ah! çà, comment vais-je l'aborder? la duchesse de Villeroi fera-t-elle encore le rôle de la sainte? il faut y réfléchir.

UN VALET, *annonçant.*

Le comte d'Octonville.

SCENE III.

LA DUCHESSE, LE COMTE; *il est magnifiquement vêtu. L'éclat de son costume contraste avec sa pâleur et son air consterné.*

LA DUCHESSE.

Arrivez donc, monsieur le comte! vous me faites mourir d'impatience (*vivement.*) Eh bien! la réponse de Saint-Cloud?

OCTONVILLE, *d'un ton sec.*

Claire et positive.

LA DUCHESSE.

Bonne, sans doute ?

OCTONVILLE.

Tout ce qu'il est possible d'imaginer de pire.

LA DUCHESSE.

Ah ! il rejette nos offres !

OCTONVILLE.

Avec mépris.

LA DUCHESSE, *avec emportement.*

Comte, il faut prendre un grand parti... il faut tourner l'esprit des ligueurs du côté du cardinal de Bourbon... Un nouveau souverain qui nous devra le trône, nous comblera de ses faveurs ; et quant au Valois, maintenant notre ennemi... vous ne m'écoutez pas...

OCTONVILLE.

Avant de songer à faire ou défaire des rois, il faut être sûr qu'on vivra jusqu'au lendemain... Le père Thévenot est arrêté.

LA DUCHESSE, *avec effroi.*

Arrêté ! arrêté !... nous sommes perdus.

OCTONVILLE.

Nous l'étions s'il eût parlé ; mais il se taira.

LA DUCHESSE, *de même.*

Comment ! à quel prix ?

OCTONVILLE.

Pourvu que je remplisse la condition qu'il m'impose... ma vie... la vôtre étaient dans ses mains... j'ai promis...

LA DUCHESSE.

De lui faire sa fortune ?

OCTONVILLE.

Oh ! non, non.

LA DUCHESSE.

Quoi donc ? parlez.

OCTONVILLE.

Voyez ce brillant costume... c'est celui d'un homme qui se marie dans une heure.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! quel rapport y a-t-il entre notre danger... et votre mariage, que vous avancez d'un jour ?

OCTONVILLE.

Mon Dieu ! ce mariage n'est pas ce que vous pensez... vous vous imaginez qu'il s'agit de ce grand lien d'ambition qui allait m'attacher à votre famille ?... point du tout.

LA DUCHESSE.

Vous avez donc juré de ne parler que par énigmes... Expliquez-vous, si vous voulez qu'on vous entende.

OCTONVILLE.

Apprenez donc...

SCENE IV.

LA DUCHESSE, OCTONVILLE, UN VALET.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce encore ?

LE VALET, *entrant d'un air empressé.*

C'est un bachelier de l'université, si j'en juge par l'habit... Il conduit par la main une jeune fille qui paraît dans une profonde douleur !... la jeune personne est restée dans le premier salon.

OCTONVILLE, *à part.*

C'est Agathe ! j'en suis sûr.

LE VALET, *restant au fond.*

Pour le bachelier, il paraît si plein d'impatience, qu'il doit être sur mes pas... Le voilà, en effet... (*à Marcel.*) Un moment, monsieur : qui dois-je annoncer à madame la duchesse?

SCENE V.

MARCEL, OCTONVILLE, LA DUCHESSE.

MARCEL, *saluant la duchesse.*

Je ne suis pas connu de madame : c'est M. le comte d'Octonville que je viens chercher jusqu'ici... Je suis allé d'abord à son hôtel, et sur la réponse de ses gens...

OCTONVILLE., *allant au-devant de lui.*

Il suffit, monsieur ; qui êtes-vous, je vous prie... et que voulez-vous au comte d'Octonville?

MARCEL.

Je suis un ami du malheureux Thévenot, dont je pleure le destin funeste.

LA DUCHESSE, *à l'oreille du comte.*

L'aurait-on déjà condamné?

OCTONVILLE. *de même.*

Il ne peut l'être encore... mais bientôt... je le crains. (*haut.*) Je comprends ce qui vous amène. (*à la duchesse à demi-voix.*) Vous allez savoir à quoi je me suis engagé, duchesse. (*haut.*) Je tiendrai ma promesse, monsieur, je suis prêt.

MARCEL.

Est-il possible que vous persistiez dans cette résolution qui me désespère?... Vous ne le croirez pas, madame la duchesse... oubliant son rang, le soin de sa fortune, le comte d'Octonville veut épouser la fille de Pierre Thévenot.

LA DUCHESSE.

La fille du marchand des halles?

MARCEL.

Oui, madame... cette union, sans nul rapport de convenance, ne peut rien ajouter à son bonheur, et me rendra le plus à plaindre de tous les hommes... Au nom du ciel, monsieur le comte, renoncez aux droits que vous avez reçus du père d'Agathe!

OCTONVILLE.

Non, monsieur : ma parole est donnée à ce digne vieillard... je ne puis y manquer... c'est une promesse solennelle... sacrée.

LA DUCHESSE, *bas*.

Promesse forcée, n'est-ce pas ? (*Signe affirmatif d'Octonville.*) Je commence à comprendre.

OCTONVILLE.

Et d'ailleurs, que parlez-vous de fortune et de rang?... La beauté d'Agathe et ses vertus suffisent pour justifier mon choix; j'en suis fier !

MARCEL.

Allons, tout est fini pour moi... j'aimais Agathe... j'étais son fiancé... Thévenot m'appelait son fils... Père adoptif, fiancée, faut-il donc tout perdre en un jour?... ah ! que ne suis-je mort à la place de ce malheureux vieillard !

LA DUCHESSE.

Mort... à sa place... que dites-vous?

OCTONVILLE.

Mort... à la place de qui ?

MARCEL.

A la place de Thévenot.

OCTONVILLE, *avec étonnement*.

De Thévenot !... comment?... Thévenot est mort !

MARCEL.

Vous l'ignoriez donc? Déchiré par le peuple, qui a forcé sa prison !

LA DUCHESSE, *avec effroi*.

Ah !

MARCEL.

Je suis arrivé pour le voir expirer dans mes bras. (*Il pleure. Moment de silence. Il reprend.*) Sa fille désolée m'a demandé de la conduire auprès de vous... elle obéit, dit-elle, au dernier vœu de son père... vœu fatal, que je ne puis comprendre, et que Jacques-Clément, un religieux de mes amis, qui a reçu la confession du mourant, est venu rappeler encore à sa fille, de sa part, ce matin... J'ai cédé aux instances d'Agathe... d'Agathe, qui devait être à moi !... et qui croit que son devoir l'oblige à m'abandonner... Je l'ai amenée... elle est là... elle vous attend, puisqu'il est trop vrai que je n'ai rien à espérer de votre générosité.

OCTONVILLE, *à lui-même*.

Thévenot est mort... (*haut.*) Un instant, monsieur; ce que vous venez de m'apprendre me touche, et change mes intentions.

MARCEL.

Comment ?

OCTONVILLE.

Ce n'est pas en vain que vous aurez fait un appel à la générosité d'un gentilhomme. Je n'épousais mademoiselle Thévenot que pour lui donner un protecteur ; elle en trouve un naturel dans celui qui fut son fiancé. (*Il lui tend la main.*) Soyons amis, je vous cède mes droits.

MARCEL.

Qu'entends-je ?

LA DUCHESSE.

Voilà un sacrifice bien digne de vous, comte.

MARCEL.

Ah ! monsieur, comment vous remercier, comment vous dire tout ce que je sens! cela n'est pas en mon pouvoir: mais si jamais vous avez besoin d'un homme dévoué, Marcel n'est rien auprès d'un seigneur comme vous... mais enfin, ce bras sait tenir une épée, mon sang, ma vie, tout est à vous. Adieu, monsieur le comte, je cours auprès d'Agathe. Adieu.

(*Il sort par le fond.*)

SCENE VI.

OCTONVILLE, LA DUCHESSE.

OCTONVILLE.

Ah ! je respire ; par Notre-Dame ! j'en suis quitte.

LA DUCHESSE.

Il vous remercie encore. Il est écrit que ces bonnes gens de la bourgeoisie ne sont créés et mis au monde qu'afin de vivre et de mourir pour nous.

OCTONVILLE.

Il n'est pas encore temps de plaisanter, duchesse.

LA DUCHESSE.

Vraiment, je ne plaisante pas. Savez-vous bien, comte, qu'il n'est pas malheureux pour notre classe qu'il y ait de la vertu parmi le peuple ! où en serions-nous, si le père Thévenot n'avait pas eu plus d'honneur que...

OCTONVILLE.

Que moi, n'est-ce pas ? Fort bien , madame ; riez de l'orage dès le premier rayon du soleil. . . mais si le danger s'éloigne de Paris, songez qu'il existe à Saint-Cloud. Oubliez-vous que Henri III a juré de se venger ? qu'il sait nos noms ? qu'il peut les envoyer aux Seize ? que s'il ne l'a pas fait aujourd'hui, demain peut-être il le fera ?.. Véritablement, madame, vous ne songez à rien.

LA DUCHESSE, *qui l'a considéré avec un peu d'ironie méprisante pendant qu'il parlait d'un ton ferme.*

Vous vous trompez, monsieur le comte, j'ai songé à tout; j'espère...

OCTONVILLE.

Quoi?

LA DUCHESSE.

Dans le secours de la providence. (*riant.*) Comme dit le révérend père Bourgoin.

OCTONVILLE, *impatienté.*

Oh! la providence...

LA DUCHESSE.

Le secours de la providence, de la religion; du fanatisme, si vous l'aimez mieux.

OCTONVILLE.

Ce n'est pas la même chose.

LA DUCHESSE.

Je le sais bien.

OCTONVILLE.

Les fanatiques sont des fous.

LA DUCHESSE, *froidement.*

Oui, tant mieux!

OCTONVILLE.

Je n'en connais point...

LA DUCHESEE.

J'en connais, moi, et le révérend père aussi.

OCTONVILLE.

Au diable le révérend père Bourgoin, avec son éloquence furibonde contre le Valois, auquel ses malédictions ne peuvent rien!

LA DUCHESSE.

Peut-être. Et d'abord, ne dites point de mal du père Bourgoin...de la compagnie de Jésus... cela n'est pas prudent; il a un projet... mais un projet miraculeux, vraiment.

OCTONVILLE.

Oh! les projets ne manquent pas.

LA DUCHESSE.

Le père dit qu'il ne faut qu'un homme bien disposé...

OCTONVILLE.

La belle découverte! sans doute, il ne faut qu'un homme disposé à se faire pendre; mais où le trouver? ce n'est pas parmi nous, d'abord.

LA DUCHESSE.

Le révérend m'en a indiqué un dont j'achève l'éducation mystique; (*baissant la voix.*) vous le verriez d'ici... En ce moment, je l'ai dans mon oratoire...

OCTONVILLE *monte les degrés de l'oratoire et regarde doucement par la porte.*

Je le vois;... un religieux, un tout jeune homme; il est à genoux, les yeux tournés vers la voûte; il prie avec ferveur. (*d'un air curieux, à la duchesse.*) Il est fort bien, ce garçon-là?

LA DUCHESSE, *négligemment.*

Oui, beaucoup trop bien pour ce qu'on en veut faire. Il est bon que vous jugiez par vous-même jusqu'où s'étend l'empire que j'ai sur son esprit.

OCTONVILLE, *avec malice.*

Je crois, duchesse, d'après la mine de votre disciple... que vous en auriez davantage encore sur son cœur, si vous le vouliez bien.

LA DUCHESSE, *souriant.*

C'est ce que dit le père Bourgoin.

OCTONVILLE.

Il a dit cela? il ne radote donc pas toujours, alors... Je vais appeler... votre prédestiné.

(*Il fait un pas.*)

LA DUCHESSE.

Ah! non, comte, arrêtez: ce n'est pas ainsi que je me présente à ce jeune fanatique;... pour lui je suis un être divin, je semble toujours descendre du ciel.

OCTONVILLE.

Quelle étrange idée!

LA DUCHESSE, *froidement.*

Étrange! pourquoi? puisqu'elle nous mène au but... Attendez, et surtout, silence. (*Elle détache un long rameau vert d'un arbuste planté dans l'un des vases d'albâtre qui décorent l'appartement, et monte les degrés qui mènent dans l'oratoire; arrivée sur le dernier, elle compose son attitude, croise une de ses mains sur sa poitrine, élève l'autre vers le ciel avec son rameau de feuillage vert, et s'écrie.*) O mon Dieu! faites-moi cette grace, que celui que j'aime vienne me rejoindre dans le ciel, et donnez-le-moi pour époux. (*Elle baisse ses regards vers l'oratoire et y jette le rameau, étendant les bras.*) Jacques, à ce soir! à l'abbaye Saint-Germain nous prierons ensemble. A ce soir. (*Elle descend rapidement.*) Le voici, faites-le parler, voyez ce qu'on en peut faire.

(*Elle s'enfuit par une petite porte secrète voisine de l'oratoire.*)

SCENE VII.

JACQUES, *dans un transport qu'il ne peut maîtriser; ses mouvemens sont tous désordonnés pendant la courte scène qui suit;* OCTONVILLE.

JACQUES.

Ange céleste! immortelle beauté! reste, oh! reste un moment pour que je t'adore. (*baissant les yeux qu'il tient en l'air.*) Déjà, déjà disparue... Ah! la terre n'est pas un séjour digne d'elle. Quelles paroles! Dieu! quelles paroles j'ai entendues! elle m'aime... ô divine sainte! toi, qui lis si bien dans mon cœur! tu connais mes désirs, mes vœux, exauce-les... Ah! où suis-je?

OCTONVILLE, *à part.*

Si l'on ne fait pas de celui-là tout ce qu'on voudra, il faut renoncer à en trouver un.

JACQUES, *regardant.*

C'est un appartement de cette duchesse, chez laquelle je dois assister à une conférence... Ce seigneur que je ne connais pas, en est peut-être.

OCTONVILLE.

Mon frère! que Dieu vous protége!

JACQUES, *humblement.*

Qu'il me protége. (*avec embarras.*) Monseigneur est-il ici depuis long-temps?

OCTONVILLE

Non, mon frère.

JACQUES.

C'est que... (*Il regarde l'oratoire et les fenêtres du fond.*) monseigneur m'examine avec des yeux surpris : a-t-il été favorisé comme moi d'une... (*baissant la voix.*) N'avez-vous rien vu passer d'ici, là?

(*Il indique l'entrée de l'oratoire et les fenêtres.*)

OCTONVILLE, *affectant de la surprise.*

D'ici, là?

JACQUES, *à part, avec joie.*

Non! elle ne vient que pour moi. (*haut, d'un ton doctoral.*) Tous les yeux ne voient pas.

OCTONVILLE, *à part.*

Exaltation complète. (*haut.*) Je n'ai été frappé que d'une chose à votre arrivée.

JACQUES.

A mon arrivée?

OCTONVILLE.

Oui; cet élan pieux qui terminait sans doute votre prière, ce rameau vert croisé sur votre poitrine... cela m'a saisi d'admi-

ration; j'ai cru voir un saint tenant dans ses heureuses mains la palme du martyre.

JACQUES, *avec joie, en s'inclinant.*

Ah! vous me flattez, monseigneur; tant de gloire... (*à part.*) Cependant, cette palme me vient d'elle... Oh! c'est peut-être un conseil! oui, sans doute!.. il faudra que je relise l'instruction manuscrite que la sainte m'a envoyée hier, intitulée : « De la détestation et mort des tyrans, désirable de tous bons catholiques. » et surtout le chapitre deux : « à quels signes un homme peut reconnaître que le ciel l'a choisi pour redempteur d'un peuple...» Oui, je le relirai.

OCTONVILLE.

Vous êtes venu pour une conférence de nos doctes clercs de Sorbonne, n'est-ce pas, mon frère?

JACQUES.

Oui, monseigneur.

OCTONVILLE.

Elle n'aura pas lieu ici : c'est pour ce soir, à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés; je vous y conduirai si cela vous est agréable.

JACQUES, *avec surprise.*

A l'abbaye Saint-Germain!... justement, il faut que je m'y rende.

OCTONVILLE.

On doit y débattre une question importante, qui divise plusieurs savans docteurs : celle de savoir si c'est un crime ou une bonne action, de frapper de mort un prince reconnu pour un tyran par les docteurs de l'Université... Votre avis là-dessus, mon jeune ami?

JACQUES.

Si j'en crois le révérend père Bourgoin, dont je suis l'humble élève, la mort d'un souverain est un crime énorme, selon les lois humaines, et qui mérite leur vengeance... mais il ajoute que ce peut être acte méritoire, selon les lois divines... Cela dépend des cas.

OCTONVILLE.

Le père Bourgoin fait là une distinction bien sage et bien profonde! qu'en dites-vous, mon frère?

JACQUES, *froidement.*

Je n'en dis rien... je ne réfléchis pas, moi... j'attends que le ciel s'explique.

OCTONVILLE, *à part.*

Oh! voilà l'homme qu'il nous faut.

JACQUES, *regardant son rameau et se parlant à lui-même.*

Oui, cette palme doit être un symbole... une annonciation de ma destinée!... Oui, belle sainte! cette palme est celle du martyre qui doit me conduire au ciel près de toi!... Oh! daigne parler!... fais un signe... fallût-il, pour la cueillir, plonger mon bras dans le feu... dans le sang... moi! son époux!...

ô mon Dieu! (*Il se met à genoux devant l'oratoire, en croisant ses bras pieusement.*)

OCTONVILLE, *à part.*

Il est en extase... et ses yeux durs et hagards... tout pleins de larmes, en vérité!... Oh! quelle arme que le fanatisme! contre les rois, surtout!... et les maladroits qui l'encouragent encore!... la duchesse a raison... allons la rejoindre et hâter l'exécution de notre grande affaire à Saint-Cloud.

SCENE VIII.

JACQUES, MARCEL, OCTONVILLE.

MARCEL, *en dehors, appelant.*

Monsieur le comte! monsieur le comte!

OCTONVILLE.

Eh quoi! Marcel qui revient encore, que veut-il?

JACQUES, *revenant à lui et se levant.*

C'est la voix de mon bon ami Marcel.

MARCEL, *il arrive par la porte latérale à droite.*

Ah! monsieur le comte! je n'ai plus d'espoir, plus de recours qu'en vous... Agathe refuse ma main.

JACQUES, *avec calme et d'un air satisfait.*

C'est bien; elle fait son devoir, elle obéit à son père.

MARCEL.

Elle veut vous voir, vous parler seule... elle doute peut-être de vos intentions... allez-y, décidez-la, je vous en conjure!... je vous devrai la vie.

OCTONVILLE.

J'y vais, mon cher; il faut qu'elle vous épouse, il le faut absolument... Elle vous aime, ainsi personne n'a plus de droits que vous! attendez... je vais lui dire un mot (*à part.*) et je m'échappe bien vite. (*haut.*) Soyez tranquille, mon brave, je n'ai qu'une parole. (*Il sort rapidement par la porte à droite.*)

SCENE IX.

JACQUES, MARCEL.

JACQUES.

Ce seigneur paraît s'intéresser beaucoup à toi, Marcel.

MARCEL.

Oh! oui...c'est le plus honnête, le plus généreux des hommes!

JACQUES.

Je le crois sans peine; c'est un bon ligueur... je l'ai vu tout de suite.

MARCEL.

Il ne tiendra pas à lui que je ne sois heureux; mais hélas!

JACQUES.

Console-toi, mon ami, Dieu te réserve sans doute plus qu'une félicité vulgaire, et je le bénis de ce qu'il daigne m'employer pour te séparer de ta fiancée.

MARCEL.

Toi!

JACQUES.

Moi! tu sais bien que le pauvre père Thévenot m'a chargé de rappeler à sa fille sa dernière volonté : je suis même dépositaire d'un papier pour elle.

MARCEL.

Quel papier?

JACQUES.

Je ne sais... « Je ne puis vous confier ce qu'il contient, m'a « dit le mourant, ce secret n'est pas le mien : gardez cette lettre « jusqu'à ce soir : vous la rendrez à ma fille, si alors son ma- « riage n'était pas conclu comme je l'exige. »

MARCEL.

Que de précautions pour assurer mon malheur! Quoi! Thévenot qui m'aimait, qui m'avait d'abord choisi pour gendre... je m'y perds!

JACQUES, *avec conviction.*

Mon ami, le doigt de Dieu est marqué dans ce qui t'arrive... tu devais rester libre pour me seconder... j'en avais le pressentiment, car je pensais toujours à toi... (*Un silence. Il s'approche de lui.*) Marcel... il y a bien du mal en France... je te dirai... je t'expliquerai... mais quand tu auras tout-à-fait renoncé à ton mariage...

MARCEL.

Jamais, jamais!... j'espère bien encore... il ne revient pas! mon cœur est déchiré!

JACQUES, *à part.*

Pauvre garçon! qu'il me fait de chagrin! (*haut.*) Vois-tu, mon bon Marcel, combien il faut peu compter sur les affections de ce monde... L'amour n'est bonheur parfait que dans le ciel!

MARCEL.

Ah! l'amour d'Agathe!... c'était le ciel pour moi!... il ne revient pas... Dieu! que l'impatience fait souffrir!... je sens comme un feu qui brûle ma poitrine.

JACQUES, *appuyant son rameau sur le sein de Marcel.*

Attends, mon ami... (*souriant avec confiance.*) Eh bien! cela va mieux, n'est-ce pas? (*Marcel le regarde tristement et le repousse avec douceur.*) Quoi! tu souffres toujours?... alors... c'est pour moi tout seul. (*Il baise son rameau.*)

AGATHE, *de la chambre à droite avec un long gémissement.*

Ah! Dieu!

MARCEL, *à Jacques.*

N'as-tu rien entendu? un cri douloureux... un gémissement

prolongé... c'est elle... je ne puis méconnaître sa voix... j'y cours!...

SCENE X.

JACQUES, *seul.*

Adieu... pauvre ami... je prierai pour toi... sois tranquille... Adieu... adieu!... Ce cher Marcel! je veux qu'il soit heureux camme moi... je l'associerai à ma sainte mission... je crois que je commence à la comprendre... O belle sainte! c'est vous qui m'avez instruit... vous qui me guiderez... qui me récompenserez... (*Il se recueille.*) elle a dû traverser là. « Jacques, ce soir, « à l'abbaye Saint-Germain, nous prierons ensemble! ensem- « ble! » O mon Dieu! que je suis heureux!... que je suis heureux!... Sortons... j'ai besoin de respirer le grand air... et surtout d'être seul, pour savourer la volupté douce où mon cœur se plonge... hâtons-nous, on vient... j'entends des voix... sortons vite... (*Il entre dans l'oratoire. Marcel et Agathe arrivent rapidement.*)

SCENE XI.

MARCEL, AGATHE; *ils arrivent par la porte latérale à droite restée ouverte depuis que Marcel y a été attiré par le gémissement d'Agathe.*

AGATHE.

Partons, Marcel, arrachez-moi d'ici; conduisez-moi dans un cloître, que j'y meure: c'est mon seul désir, le dernier service que je vous demande.

MARCEL.

Il ne manque plus rien à mon malheur! Agathe, Agathe, ayez pitié de mon désespoir... épargnez-moi ces affreux détails!

AGATHE.

Vous l'avez voulu... il fallait le prononcer ce mot qui met entre nous une barrière insurmontable, éternelle, ce mot terrible qui m'évite les combats de votre amour et du... mien: je l'ai dit, vous connaissez ma honte non méritée.

MARCEL.

Malédiction! fureur!

AGATHE.

Mais vous ne connaissez pas encore tous les crimes de cet infâme... je lui dois la mort de mon père!.. ce généreux vieillard, malgré mes instances, a refusé de le dénoncer comme le véritable auteur de la lettre au roi.

MARCEL.

La lettre au roi? (*à part.*) Ah! c'est celle de Jacques! (*Il paraît réfléchir, tout en écoutant Agathe avec une impatience mêlée fureur.*)

AGATHE.

Le scélérat, tremblant alors, jura de me conduire à l'autel; et maintenant que mon père n'existe plus, le misérable m'offre de l'or... il m'offre de l'or, et mon père a donné son sang.

MARCEL.

Assez, assez, Agathe; venez, venez... je vous le promets, je vous le jure, vous serez vengée.

AGATHE.

Que m'importe! n'ai-je pas perdu mon père? et... tout ce qui pouvait m'aimer?

MARCEL.

Non, tant que je vivrai! et que je meure si le lâche... (*à part.*) Par bonheur, je sais comment.

AGATHE.

Ah! Marcel! que suis-je à présent à vos yeux?

MARCEL.

Agathe, vous êtes ma sœur! aussi, je vous le répète, vous serez vengée... Viens, ma sœur!

(*Elle se jette dans ses bras qu'il lui ouvre.*)

AGATHE.

Marcel!... (*se dégageant vivement de ses bras.*) Mon frère! oui!.. encore mon frère!

(*Elle lui baise les mains. Marcel l'entoure de ses bras et l'entraîne.*)

MARCEL.

Venez! venez! venez!

(*La toile baisse.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le portail de l'église abbatiale de Saint-Germain-des-Prés, placé au milieu du théâtre, dont il occupe presque toute la largeur, laissant à gauche et à droite un espace vide dans lequel règnent les arceaux du cloître de l'abbaye. A gauche, sous le portail, l'entrée d'une petite chapelle souterraine, placée immédiatement sous l'église et formée par une grille ouverte. Quand la porte, placée sous le grand portail, s'ouvre, on doit voir l'intérieur de l'église obliquement.

SCENE PREMIERE.

LA DUCHESSE, OCTONVILLE, *arrivant par la droite.*

LA DUCHESSE.

Eh bien! comte, vous dites donc que tout s'arrange au gré de nos désirs ?

OCTONVILLE.

Oui, madame; nous tenons une veine excellente, pourvu qu'elle dure! personne ne pense à nous, et pour détourner encore mieux l'attention des ligueurs, je donne le plus d'éclat possible à la cérémonie de mon mariage avec votre belle-sœur, ce soir.

LA DUCHESSE.

Fort bien. . Ainsi, sur vous nuls soupçons?

OCTONVILLE.

Aucuns. Paris est parfaitement tranquille depuis le meurtre de ce pauvre diable de Thévenot.

LA DUCHESSE.

A propos, que faites-vous de la petite? j'espère que vous vous êtes bien conduit avec elle, comte ?

OCTONVILLE.

Au moins, madame, il n'y a pas eu de ma faute ;... j'ai voulu lui faire un sort, eh bien! vous ne le croiriez pas, elle a tout refusé; mais, duchesse, revenons aux choses sérieuses.

LA DUCHESSE, *à part.*

Quel homme!... (*haut.*) Vous avez raison, et je ne vois pas pourquoi je me mêle des chagrins de mademoiselle Thévenot, que d'ailleurs je n'ai pas causés. Voulez-vous me dire où nous en sommes avec nos ligueurs, pour le nouveau souverain à donner aux Parisiens ?

OCTONVILLE.

C'est une affaire convenue, le cardinal de Bourbon sera roi. Tout va bien, je vous le répète; et plût à Dieu que je fusse aussi rassuré sur Saint-Cloud que sur Paris !

LA DUCHESSE.

Je comprends, le danger n'est pas passé ; tant que le Valois conservera la vie, la nôtre sera compromise.

OCTONVILLE.

Oui, il a ma lettre ..

LA DUCHESSE.

En êtes-vous bien sûr? j'ai ouï dire le contraire : on raconte l'aventure diversement; il en est qui prétendent que Henri III voulait garder cette lettre funeste pour l'envoyer aux ligueurs, mais que Henri de Navarre la saisissant avec indignation, l'a froissée dans ses mains en la jetant au visage du pauvre bourgeois de la halle marchande ; dans ce cas, il est très fâcheux qu'il ne nous l'ait pas rapportée, pour nous mettre en repos.

OCTONVILLE.

Eh ! madame, vous me faites frémir à cette seule pensée... Au reste, comme on n'a rien trouvé sur lui, ce récit ne peut être qu'une fable ; quant à la haine du Valois et au mépris du Béarnais, cela n'est pas douteux.

LA DUCHESSE.

Non.

OCTONVILLE.

Ah! que ne sommes-nous débarrassés de l'un et de l'autre !

LA DUCHESSE.

Souhaits inutiles !

OCTONVILLE.

Non ! si vous le vouliez bien ?

LA DUCHESSE.

Comment! si je le voulais? Suffit-il de le vouloir?

OCTONVILLE.

Oui; j'ai vu votre jeune élève.

LA DUCHESSE.

Ah ! ah ! Eh bien?

OCTONVILLE.

Il est parfait, duchesse !

LA DUCHESSE.

N'est-ce pas?.. on peut compter sur ce garçon-là... que pensez-vous qu'on en doive faire?

OCTONVILLE.

Vous en ferez, madame... un bienheureux dans l'autre monde,.. et même dans celui-ci (*riant.*) pour achever sa vocation.

LA DUCHESSE.

Quelle folie !

OCTONVILLE.

Mais pas du tout, je vous le jure! votre disciple n'est vraiment dévot qu'à la divinité de son cœur... il ne se rend pas compte de ce qu'il éprouve... le pauvre diable prend les transports de ses sens pour des élans de piété ;.. son fanatisme, c'est

de l'amour; et si vous n'en faites pas (*souriant.*) quelque chose... vous n'en ferez rien absolument!

LA DUCHESSE.

Vous extravaguez tout-à-fait, comte.

OCTONVILLE.

Que vous demande-t-on? un peu de coquetterie innocente... et c'est pour le bien général.

LA DUCHESSE.

C'est bien difficile.

OCTONVILLE.

Mais non.

LA DUCHESSE.

Dans vos idées... où cela nous mènerait-il?

OCTONVILLE.

A la prompte réussite de nos projets. (*à demi-voix.*) Ne pourrait-on pas, par exemple, attirer ce jeune homme dans la chapelle obscure où l'on a placé le tombeau du saint... là sous l'église?

LA DUCHESSE.

Après?

OCTONVILLE.

On aurait eu le soin de déposer sur les marches de l'autel....

(*Il a l'air de chercher.*)

LA DUCHESSE.

Quoi?

OCTONVILLE.

Une bible.

LA DUCHESSE.

Une bible?

OCTONVILLE.

Ouverte au chapitre de la mort d'Holopherne au livre de Judith. (*baissant la voix.*) C'est une idée du père Bourgoin... et à côté du livre saint... (*finement.*) un objet plus significatif... pour aider à la lettre.

LA DUCHESSE, *du même ton.*

J'entends... un argument... fort comme... de l'acier.

OCTONVILLE.

C'est cela même.

LA DUCHESSE.

Et qui se chargerait de ces détails?

OCTONVILLE.

Moi.

LA DUCHESSE.

Et si l'on vous voit entrer dans ce souterrain; et si l'on vous en voit sortir?

OCTONVILLE.

Le père Bourgoin m'a indiqué une autre issue qui donne derrière le maître-autel.

LA DUCHESSE.

Je la connais aussi ; c'est favorable pour les apparitions.. Mais lui, Jacques, comment l'attirer en cet endroit?

OCTONVILLE.

C'est déjà fait... ce matin, dans votre oratoire, ne lui avez-vous pas dit... à se soir.

LA DUCHESSE.

Il est vrai.

OCTONVILLE.

Vous n'avez pas fixé positivement le lieu du rendez-vous, on l'a fait en votre nom.

LA DUCHESSE.

Qui donc dispose ainsi de moi?

OCTONVILLE, *souriant.*

C'est le révérend père Bourgoin... Jacques avait oublié dans votre oratoire son livre de prière que le révérend a fait reporter dans sa cellule, en y écrivant ces mots : à cinq heures dans la chapelle du tombeau de Saint-Germain-des-Prés. Signé, Ursule.

LA DUCHESSE.

Qu'Usurle s'y rende elle-même et fasse honneur à ses engagemens... car pour moi, je n'irai pas.

OCTONVILLE.

Et pourquoi?

LA DUCHESSE.

Seule dans ce souterrain avec ce jeune enthousiaste !...

OCTONVILLE.

Qui vous respecte comme une divinité et dont vous seule pouvez armer le bras.

LA DUCHESSE.

Je le sais... mais...

OCTONVILLE.

Oubliez-vous les dangers que nous courrons si le Valois... ce Valois qui vous a méprisée jadis, vous dénonçait aux ligueurs...

LA DUCHESSE.

Ah! qu'exigez-vous?

OCTONVILLE.

Votre salut, le mien, celui de la Ligue...

LA DUCHESSE.

Que je déteste... et pourtant qu'il faut servir aujourd'hui.

OCTONVILLE.

Nous la trahirons demain.

LA DUCHESSE.

Je le sais.

OCTONVILLE.

Paix! voilà le moine, laissons-le passer sans qu'il nous voie.

(*Ils se retirent sous les arceaux du cloître attenant à l'église. Jacques traverse extrêmement lentement, en priant tout haut et descend dans le tombeau de Saint-Germain. Il s'incline en passant devant l'église.*)

SCÈNE II.

OCTONVILLE, LA DUCHESSE, JACQUES.

JACQUES.

Sainte Ursule, ma protectrice!... priez pour moi!
Sainte Ursule, mon ange gardien!... veillez sur moi!
Sainte Ursule, belle entre toutes les saintes!... exaucez-moi!

(*Il s'incline devant le portail en silence et dit à genoux.*)

Ursule, amour des anges!... ayez pitié de moi!

(*Il se relève et se frappe la poitrine en continuant sa route.*)

Par mon sincère repentir de mes péchés!... ayez pitié de moi!
Par le dur cilice qui meurtrit ma chair!... ayez pitié de moi!
Par mes jeûnes, mes veilles et mes prières!... ayez pitié de moi!
Ayez pitié de moi! ayez pitié de moi! de moi!...

(*Il disparaît et on n'entend plus les derniers mots. La duchesse et Octonville, qui ont suivi ses mouvemens, reparaissent tout-à-fait.*)

OCTONVILLE.

Regardez sans vous montrer... il s'agenouille.

LA DUCHESSE.

Oui... il prend le livre placé sur les marches de l'autel.

OCTONVILLE.

Bon!

LA DUCHESSE.

Et le voilà qui saisit à côté un large coutelas dont la lame brille dans sa main à la lueur des lampes...

OCTONVILLE.

Il n'y a plus qu'à lui indiquer (*riant.*) le nouvel Holopherne... surtout lui faire voir l'objet céleste de son amour... sa divine protectrice... ainsi, duchesse...

LA DUCHESSE.

Je ne promets rien.

OCTONVILLE.

C'est juste... vous ferez mieux... n'entrez-vous pas ici? (*Il montre la chapelle souterraine à la duchesse qui monte les degrés de l'église.*)

LA DUCHESSE, *vivement.*

Non, sans doute... j'entre dans l'église.

OCTONVILLE, *à part.*

Ah! j'oubliais qu'on peut y descendre de l'intérieur.

LA DUCHESSE, *prête a entrer dans l'église, se retourne.*

Allez au-devant de votre future et de vos amis... Encore un mot... parmi vos invités n'avez-vous pas Bussy-Leclerc?

OCTONVILLE.

Le gouverneur de la Bastille?... oui sans doute, c'est un de mes collègues.

LA DUCHESSE.

Fort bien! dites-lui de vous remettre ce qu'il m'a promis... le cachet aux armes de M. de Harlay, prisonnier dans la forteresse qu'il commande.

OCTONVILLE.

Je ne comprends pas.

LA DUCHESSE.

Cela servira d'introduction à notre néophyte, (*riant.*) à la cour d'Holopherne.

OCTONVILLE, *riant.*

A merveille!

LA DUCHESSE.

Bien! au revoir.

OCTONVILLE.

Bientôt.

(*La duchesse entre dans l'église.*)

SCENE III.

OCTONVILLE, *seul.*

J'entends beaucoup de bruit dans les cours de l'abbaye... ce sont nos conviés, grand nombre de curieux sans doute... oui, on arrive de tous côtés... je vois là-bas plusieurs grands personnages de la sainte Union... la Chapelle-Marteau, Aubry-le-Boucher... et précisément Bussy-Leclerc, à qui je vais parler sur-le-champ.

SCENE IV.

MARCEL, *conduisant* AGATHE; *ils arrivent par la droite.* (*Plusieurs seigneurs et gens du peuple arrivent par les avenues du cloître, et entrent dans l'église.*)

AGATHE.

Où me conduisez-vous, Marcel? vous ne m'expliquez pas pourquoi vous m'amenez dans le cloître Saint-Germain-des-Prés? Ceci n'est pas une retraite de femmes : c'est un monastère.

MARCEL.

Il est vrai... mais, Agathe, ne m'avez-vous pas promis de vous laisser guider en tout? et n'avez-vous plus de confiance en moi?

AGATHE.

Confiance entière... vous voyez bien que je n'ai pas hésité à vous suivre d'abord au couvent de Saint-Dominique, après cela jusqu'ici, sans vous faire de questions... mais il paraît qu'on y attend une assemblée brillante, si j'en juge par le nombre de litières, de chaises à porteurs, de chevaux qui remplissent la première cour de l'abbaye... Je ne sais quelle fête se prépare... mais ma présence n'y peut être que déplacée.

MARCEL.

Agathe, pardonnez-moi de me taire encore... rappelez-vous que je vous regarde comme ma sœur... croyez donc que j'agis comme agirait votre frère, si vous en avez un.

AGATHE, *lui tendant la main.*

Je vous crois : vous êtes mon guide, mon seul protecteur sur la terre !

MARCEL.

C'est pour en remplir les devoirs que je vous amène ici, et non dans un asile pieux destiné à votre sexe.

AGATHE.

Je ne comprends pas...

MARCEL.

Plus tard... à présent, je dois vous quitter pendant quelques minutes, (*geste d'Agathe.*) ne vous alarmez-pas... entrez dans cette église, vous n'y serez pas long-temps seule.

AGATE, *regardant et hésitant.*

Les murs sont ornés de riches tentures!... une immense quantité de cierges allumés... ces apprêts magnifiques annonçent quelque cérémonie pompeuse.

MARCEL.

Probablement ! vous verrez.

AGATHE.

Comme vous êtes ému ! comme vous me regardez !... Marcel, vous semblez souffrir.

MARCEL.

Souffrir !... non... car je suis content de moi ! entrez, Agathe, entrez ; adieu.

AGATHE.

J'obéis... pas long-temps.

MARCEL, *souriant pour la rassurer.*

Non... s'il plaît à Dieu. (*elle est entrée dans l'église.*) Ah ! c'est pour jamais.

SCENE V.

MARCEL, *seul, douloureusement.*

Sans doute, je ne la verrai plus... (*avec fermeté.*) Allons, du courage ! si je ne puis la rendre heureuse... que je lui sauve l'honneur, ou que je la venge au moins (*Il se promène avec agi-*

tation.) Je vois que mes renseignemens sont exacts. Oui, c'est ici qu'Octonville vient célébrer son union avec la sœur de la duchesse de Villeroi?... pourrai-je le joindre seul... il sera entouré de tant de monde.

SCENE VI.

MARCEL, JACQUES, *sortant de la chapelle souterraine; il marche dans un profond recueillement, la tête penchée sur sa poitrine, sans apercevoir Marcel.*

JACQUES, *d'une voix sourde et furieuse.*

Holopherne! Holopherne!

MARCEL.

Qu'est-ce que j'entends! encore ce cerveau brûlé de Jacques!

JACQUES, *marchant avec agitation.*

La belle tête! les beaux cheveux bouclés!... la douce voix... quel sourire... quels regards... quel bonheur! (*il voit Marcel.*) Ah! c'est toi: je suis bien aise de te rencontrer pour te faire mes adieux... je pars tout à l'heure.

MARCEL.

Tu pars! où donc vas-tu?

JACQUES.

Où je vais?... ah! je le sais bien où je vais... dans un lieu... dont toutes peines... tous chagrins n'approchent pas. (*avec une effusion de joie, en lui prenant la main et élevant l'autre en l'air.*) Je vais là, ce soir, mon cher... voilà où je vais.

MARCEL.

Là?.. quelle tête!

JACQUES, *dont le délire augmente.*

Le paradis... c'est décidé... comment puis-je vivre plus longtemps sur cette misérable terre? celle qui m'aime habite le ciel... elle m'attend.

MARCEL *le regarde avec compassion.*

Aliéné tout-à-fait.

JACQUES, *regardant Marcel de même.*

Pauvre insensé! qui m'accompagnait, s'il l'eût voulu. (*avec douceur.*) Tu m'avais tant promis de renoncer à cette jeune fille que le vœu d'un père mourant sépare de toi.

MARCEL.

Vœu terrible et juste... aussi... j'y renonce.

JACQUES, *avec la plus grande joie mêlée de surprise.*

Se peut-il? qu'entends-je?... dis-tu vrai, mon ami?

MARCEL.

Je le jure.

JACQUES.

Tu le jures?... jure-le moi... sur ce livre!

MARCEL.

Sur ce livre et devant Dieu, j'y renonce.

JACQUES.

A présent, je te crois... (*avec une explosion de joie.*) Le voilà donc converti! (*avec sentiment.*) O mon bon Marcel, que j'ai toujours aimé, toi pour qui j'ai tant prié... tu pourras donc partager mon bonheur, ma gloire!... (*avec décision.*) Je t'emmène avec moi.

MARCEL.

Avec toi!

JACQUES, *le serrant dans ses bras.*

Avec moi, mon cher ami... (*avec chaleur et conviction.*) C'est possible! Il y deux tyrans qui assiégent Paris... il faut deux rédempteurs pour ce malheureux peuple!...

MARCEL, *surpris et inquiet.*

Que me dis-tu, mon cher Jacques?

JACQUES, *toujours plus exalté.*

Toi, tu es le plus brave, le plus docte, le meilleur de nous deux... Je te laisse la plus belle tâche... l'hérétique roi de Navarre.

MARCEL.

Le roi de Navarre!

JACQUES.

Oui, c'est assez pour moi de l'infâme Henri de Valois... Vois-tu? (*Il tire un coutelas de dessous sa robe.*) Voilà pour lui!... Je t'en ferai donner un pareil.

MARCEL.

Que vois-je? que vas-tu faire?... malheureux... un couteau!... quelle horreur!

JACQUES, *souriant.*

Il est béni!... Rassure-toi, quant à l'action... rien n'est plus juste... Si tu avais lu la Bible, au livre de Judith!... Va, va, je suis saintement conseillé.

MARCEL, *à part.*

O ciel! surmontons l'horreur que m'inspire ce furieux... faisons-le parler. (*haut.*) Saintement conseillé, dis-tu?

JACQUES, *avec joie.*

Oui, oui, crois moi; prends ta part de ma sainte mission... des délices d'amour, des ravissemens éternels nous attendent. Si tu savais... mon ami, laisse-toi toucher... viens avec moi, viens...

MARCEL, *à part.*

Contraignons-nous. (*haut.*) Eh bien! soit. Comment t'y prendras-tu?... parle... alors, je verrai.

JACQUES.

Eh! je n'en sais rien... qu'importe!... ma divine amie me protège, donc le succès est certain... Je serais déjà parti si je n'attendais un moyen, un signe de reconnaissance pour pé-

nétrer jusqu'aux ennemis de la Ligue... c'est le seigneur d'Octonville qui doit me le donner.

MARCEL, *vivement.*

Octonville!... Octonville!

JACQUES.

Oui, un noble comte, brave et honnête ligueur.

MARCEL.

Octonville!... c'est lui qui te guide. (*se contenant.*) Bien! très bien, mon ami, mon bon Jacques... Alors, écoute : fais-moi voir et parler une minute seulement... avec le... brave seigneur Raoul d'Octonville, et... je te promets de... prendre part à ton entreprise... la part qui me convient!.... je te le jure... Vite donc, conduis-moi vers lui...

JACQUES.

C'est inutile, je l'attends ici, tout à l'heure... Quel plaisir! je serai cause de ton éternelle félicité!... Embrasse-moi, mon pauvre Marcel.

MARCEL.

Tes mains me brûlent... une fièvre ardente te consume, mon cher...

JACQUES.

Oh!... c'est possible!... cela doit être!... je sais bien pourquoi, tout à l'heure je l'ai vue... tout près... mais tout près... j'étais à genoux... elle s'est penchée vers moi... j'ai senti la douce chaleur de son souffle divin... tout mon corps frissonnait... et alors... (*d'une voix altérée.*) Cela n'a duré qu'une seconde!... sa main s'est posée sur mon cœur, et ses lèvres... ses lèvres... ont éffleuré les miennes... O mon ami!... mes yeux se sont fermés... j'ai cru que j'allais mourir... j'ai tendu les bras... elle était loin déjà... Mais j'ai compris sans peine que la volupté céleste était trop grande pour être supportée par un corps mortel... aussi je sais bien ce que j'ai à faire... Es-tu surpris maintenant que j'aie la fièvre...

MARCEL.

Non, non.

JACQUES.

Et que mon ame n'aspire plus qu'à la liberté, pour jouir des extases voluptueuses, inconnues sur la terre?.. Ami, tu m'accompagneras, n'est-ce pas?

MARCEL.

Oui, sans doute. (*à part.*) Comment prévenir ce crime?... comment retenir ce forcené? et ce scélérat d'Octonville, qu'il faut que je voie! Dieu! comment faire?

JACQUES.

Quoi! tu hésites, Marcel?

MARCEL.

Non, non... fais-moi voir Octonville.

JACQUES.

Tu n'iras pas loin pour le trouver... le voici justement.

MARCEL.

Bon !

SCENE VII.

MARCEL, OCTONVILLE, JACQUES.

OCTONVILLE, *à Jacques.*

Voilà, mon jeune ami, un cachet dont l'empreinte connue des gens de là-bas donnera pleine confiance en vous (*bas.*), et facile accès jusqu'au personnage que vous savez...

JACQUES, *prenant le cachet qu'il met dans sa ceinture.*

Merci, monseigneur... Permettez-moi de vous présenter un mien confrère et camarade de jeunesse, animé du même désir que moi. Vous le connaissez déjà, je crois? (*Octonville met le doigt sur sa bouche. Jacques continue.*) Il s'engage à... (*Il parle bas à l'oreille d'Octonville.*) je vous réponds de lui...

OCTONVILLE.

Par la croix de Lorraine... ce serait un grand bien!... Mais, en effet, je connais déjà ce jeune homme.

MARCEL.

Oui, monseigneur.

OCTONVILLE.

Eh bien! mon jeune maître, vous voulez, dit-on, vous associer à une sainte entreprise... vous vous sentez donc capable...

MARCEL.

De me charger de la vengeance divine... oui, monseigneur. Jacques, laisse-moi seul une minute; mais ne pars pas sans moi !

JACQUES.

Non, non... sois tranquille... pourtant, hâte-toi, je t'attends. (*Il entre dans l'église et s'agenouille.*)

SCENE VIII.

OCTONVILLE, MARCEL.

MARCEL, *contenant sa fureur.*

Vous me reconnaissez donc pour un ami de Thévenot... de ce malheureux vieillard qui est mort pour vous sauver ?

OCTONVILLE, *pâlissant.*

Que voulez-vous de moi?... comment pouvez-vous connaître?... de qui me parlez-vous?... ce n'est donc pas pour imiter Jacques?

MARCEL, *d'une voix ferme.*

Un moment. Connaissez-vous ceci ?

OCTONVILLE.

Ciel !... tout ce que je craignais... ma lettre...

MARCEL.

Adressée à Henri de Valois, et rapportée par Thévenot.

OCTONVILLE, *avec effroi.*

Dans vos mains... par quel hasard ?

MARCEL.

Ce vieillard n'a-t-il pas dû s'en défaire, de peur qu'elle ne vous perdît, si on la trouvait sur lui ?

OCTONVILLE.

Et il vous l'a confiée pour me la remettre... je comprends.. Pauvre brave homme ! vraiment généreux... donnez.

MARCEL, *lui lançant un regard terrible, en étouffant un rire plein de mépris et de rage.*

Ah ! ah !... donnez !

OCTONVILLE.

Quoi ! la retenez-vous ? j'avais sa promesse de me la rendre.

MARCEL, *furieux.*

N'avait-il pas la tienne,.. d'épouser sa fille ?

OCTONVILLE.

Ciel !.. monsieur... mettez un prix...

MARCEL.

Un prix ? misérable ! qui crois que tout s'achète avec de l'or... même l'honneur d'une femme... même le sang d'un homme !

OCTONVILLE, *troublé.*

Vous le savez, hélas ! il n'est plus en mon pouvoir de lui rendre la vie.

(*Cette scène doit aller très vite.*)

MARCEL.

Tu ne peux rendre la vie au père... tu rendras l'honneur à la fille... tu l'épouseras... ou...

OCTONVILLE.

Moi... souffrez... songez...

MARCEL, *tirant un poignard.*

Abrégeons... Je ne sais qui me tient que je ne te poignarde sur-le-champ... et il n'en serait rien... Je n'aurais qu'à montrer ta lettre.

OCTONVILLE.

Ah !

MARCEL.

Traître à ton roi, traître à ton parti... n'espère point d'asile, point de pitié. (*Un silence.*) Je vous donne dix minutes.

OCTONVILLE

Qu'exigez-vous enfin ?

MARCEL.

Entrez dans l'église... cette cérémonie de mariage préparée

pour une autre... (*Mouvement d'Octonville.*) servira pour Agathe; elle est là... à prier pour son père. (*bas.*) Dans dix minutes qu'elle soit votre femme, ou vous êtes mort.

OCTONVILLE.

Eh bien! j'y consens : mais vous me rendrez cette lettre.

MARCEL.

Nous verrons après. Allez, faites ce que je vous ordonne.

OCTONVILLE, *il chancelle en marchant.*

Oui... ciel!... comment faire... en prévenant la duchesse... aurai-je le temps?... quelle esclandre!... que va-t-on dire?... malheureux que je suis (*à Marcel qui le suit de l'œil et d'un geste impérieux.*) Oui... oui, messire, je consens... Ah! Dieu! (*Il entre dans l'église.*)

MARCEL.

Il cède... ne le perdons pas de vue.

SCENE IX.

JACQUES, MARCEL.

JACQUES, *sortant de l'église, revenant à Marcel.*

Eh bien! êtes-vous convenus de tout? est-il content de toi?... réponds-moi donc.

MARCEL, *sans le voir, très agité.*

Oui... oui... autrement je lui perce le cœur.

JACQUES, *le prenant dans ses bras.*

Ah! mon ami, je ferai comme toi, pour le mien... je t'en réponds... je lui percerai le cœur aussi.

MARCEL.

Ah!... à qui donc?

JACQUES.

A qui veux-tu que ce soit? à mon tyran... allons, partons... viens-tu?... je pars, moi.

MARCEL, *les yeux fixés sur l'église, à part.*

Ciel! (*haut.*) mon ami, attends un peu. (*à part.*) Cruelle position!... si je le laisse s'éloigner... sans avoir eu le temps de mettre obstacle...

JACQUES.

Adieu... tu me rejoindras si tu veux.

MARCEL.

Attends donc.

JACQUES.

Non.

MARCEL, *à part.*

La bonne idée! (*Il appelle.*) Jacques! (*Il s'arrête.*) Tu ne vois pas pourquoi j'hésite... il faut que je me procure une arme bénie comme la tienne.

JACQUES.

Ah! c'est différent!... il y en a plusieurs dans la chapelle... je vais t'en choisir une... et j'aurai soin de te la bénir aussi... cela ne sera pas long... Il suffit de tracer une croix sur la dernière marche de l'autel avec la pointe... j'y cours.

MARCEL.

Va.

JACQUES.

Mais nous partons sur-le-champ... autrement je m'en vais seul. (*On entend l'orgue.*)

MARCEL.

Oui, va.

JACQUES, *s'arrêtant.*

Entends-tu les concerts des anges qui nous suivront, sans doute?

MARCEL.

C'est l'orgue.

JACQUES.

Quel favorable augure! (*tirant son coutelas qu'il baise avec transport.*) O ma sainte adorée! Ursule! mon Ursule! ma fiancée du ciel! l'ange de mon cœur! bientôt donc, bientôt.. je reviens... (*Il descend rapidement dans la chapelle souterraine.*)

SCENE X.

MARCEL, *seul.*

Quelle frénésie!... il est moins coupable que ceux qui ont egaré sa raison... comment le retenir?... il n'écoute rien... eh! oui, oui... c'est le seul moyen... enfermons-le... allons. (*Il descend à la grille de la chapelle; on l'entend donner un tour à la clé. Bruit d'orgue, pendant ce temps. On ouvre la grande porte de l'église. Revenant.*) Là, il y sera jusqu'à demain... j'aurai le temps de faire parvenir un message à Saint-Cloud... Ainsi j'empêche le crime projeté par ce scélérat d'Octonville... Voyons à présent si je puis le forcer d'en réparer un autre. (*Il regarde dans l'église.*) La cérémonie est commencée... (*L'orgue continue.*) Agathe s'est levée... ses traits peignent la surprise... quelle figure charmante, malgré sa douleur!... il la conduit par la main... elle chancelle... c'est la duchesse qui la soutient... la duchesse! oui... elle lui a mis son voile sur la tête... et une couronne de fleurs... sans doute celle de l'autre fiancée... la voilà près de l'autel. (*L'orgue cesse. D'une voix douloureuse et étouffée:*) Ils sont devant le prêtre. Agathe! Agathe! (*Il presse ses mains sur son cœur.*) C'en est fait : ils sont unis! (*Il s'appuie près du caveau de Saint-Germain et essuie son front.*) Ah! (*Après un instant d'accablement, il se relève.*) Maintenant, je ne peux plus rien pour elle : ma vie est finie.

JACQUES, *enfermé dans le caveau.*

Marcel! Marcel!

MARCEL.

Ah!

JACQUES, *appelant.*

Marcel!

MARCEL.

Non, ma vie ne m'appartient pas encore... il m'en reste deux à sauver... ils assiégent Paris... je suis ligueur; mais je ne veux pas qu'on assassine.

JACQUES, *appelant.*

Marcel! Marcel!

MARCEL.

Instrument aveugle de l'ambition!... malheureux insensé! je te sauve aussi... (*Il montre la clé qu'il emporte.*) Reste là, partons.

(*Il sort rapidement en jetant un dernier regard dans l'église. On voit passer Agathe, soutenue par la duchesse; Octonville et les seigneurs suivent. Bruit d'orgue finissant l'acte. Foule qu'on voit traverser au fond de l'église, tandis que le rideau descend.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente un salon riche de l'hôtel d'Octonville. Au fond, un portique ouvert ; une croisée ouverte à gauche.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, *couverte du voile de la duchesse et de la couronne de fleurs de jeune épouse, saluant les dames et seigneurs qui viennent de l'accompagner et de la ramener chez son mari. Elle fait une révérence à la société qui sort.*

AGATHE.

Mesdames, messieurs, je vous prie de m'excuser de ne pas vous recevoir comme je le voudrais : la cérémonie de mon mariage ne peut être une fête : elle a lieu pour obéir au dernier vœu d'un père, et mon ame est toute entière au deuil de sa perte si récente et si cruelle. (*aux dames.*) Je vous rends graces, mesdames, de votre bienveillance, et vous, messieurs, de votre courtoisie. (*Elle salue ; tout le monde sort : deux valets ferment la porte.*)

SCENE II.

AGATHE, *seule ; elle s'assied.*

AGATHE.

Quel changement ! à peine puis-je y croire encore... Cet Octonville !... il a eu des remords... il a voulu réparer son crime... ô mon père !... mon père !... c'est pour t'obéir que j'ai cédé... Je suis la femme d'Octonville; (*Elle se lève.*) il est mon époux... mon protecteur actuel, mon maître... je dois l'aimer !... je l'ai juré... c'est un devoir !... ô mon Dieu, donnez-moi la force de le remplir... c'est un supplice nouveau... je sens que je suis plus malheureuse encore... J'avais un frère, un ami... c'est à présent que j'ai tout perdu !... Que dira-t-il, quand il apprendra...

SCENE III.

MARCEL, AGATHE, UN VALET.

LE VALET, *à Marcel.*

Entrez, monsieur le bachelier; voilà madame la comtesse d'Octonville.

AGATHE.

Dieu! c'est lui!... c'est Marcel!

MARCEL, *d'une voix tremblante.*

Pardonnez... madame la comtesse... il faut une circonstance extraordinaire comme celle qui l'amène... pour... que le malheureux Marcel reparaisse devant vous...

AGATHE.

Ah! monsieur Marcel! quel événement inconcevable!... que j'étais loin de m'y attendre... c'est un miracle de la Providence, sans doute : elle récompense mon père... Le comte... enfin... le repentir, la pitié sont entrés dans son ame!...

MARCEL.

Non, madame, son ame n'a point de place pour de pareils sentimens... il a eu peur de la mort... il a vu que je pouvais le perdre .. ce papier, que nous sommes allés réclamer ensemble du frère Jacques, au couvent de Saint-Dominique...

AGATHE.

Eh bien?

MARCEL.

Eh bien! c'était la lettre d'Octonville au roi.

AGATHE.

Ciel!... c'est donc vous...

MARCEL.

C'est moi qui vous ai mariée.

AGATHE.

C'est vous qui m'avez mariée... vous, vous!... Marcel!...

MARCEL, *cachant ses larmes.*

Moi... votre frère...

AGATHE, *se jetant dans ses bras et se retirant en même temps.*

O mon ami! un cœur si noble!... faut-il qu'il ne me soit plus permis de vous aimer!... (*Elle pleure.*)

MARCEL, *très rapidement.*

Agathe... (*se contenant.*) Madame... je venais vous demander un service...

AGATHE.

Parlez!... oh! parlez.

MARCEL.

Écoutez : vous seule pouvez en ce moment empêcher un crime horrible.

AGATHE.

Un crime!... comment?

MARCEL.

On veut assassiner les deux rois qui sont devant Paris.

AGATHE.

Grands dieux!... que dites-vous?

MARCEL.

J'en suis sûr... il faut donc qu'ils soient avertis de leur danger... J'ai pris mes mesures pour que l'aveugle agent du meur-

tre soit retardé pendant quelques heures. Épouse d'un des Seize, votre livrée peut sortir des barrières... si vous ne me revoyez pas dans une heure, vite, un exprès à Saint-Cloud... demain, il serait trop tard.

AGATHE.

Dans quel nouveau trouble me jette votre confidence!... ne croyez pas que j'hésite... seulement, je cherche comment je m'y prendrai pour... J'entends le comte! ciel! que lui direz-vous?

MARCEL.

Soyez sans inquiétude : il attendait ma visite; je lui avais promis de venir.

AGATHE, *émue.*

Vous!... pourquoi?

MARCEL.

N'a-t-il pas intérêt à me voir pour que je lui rende...

AGATHE.

Ah! c'est juste!

MARCEL.

Le voici... madame, n'oubliez pas Saint-Cloud!

AGATHE.

Jevous le promets.

SCENE IV.

MARCEL, OCTONVILLE, AGATHE.

OCTONVILLE.

Vous êtes ponctuel, monsieur. (*Il salue.*) Voulez-vous bien nous laisser un instant, madame la comtesse? je vous en prie!

AGATHE.

(*les regardant tous deux.*) Il suffit. (*Elle salue ; à part en sortant.*) Malgré ce qu'il m'a dit, je ne suis pas tranquille. (*à Octonville qui paraît impatient.*) Je sors, monsieur.

SCENE V.

MARCEL, OCTONVILLE, *après avoir donné la main à la comtesse jusqu'à la porte de sa chambre.*

OCTONVILLE.

Nous voilà seuls... j'ai tenu ma parole.

MARCEL.

Je tiendrai la mienne.

OCTONVILLE, *baissant la voix et tendant la main.*

Alors, rendez-moi ma lettre.

MARCEL, *froidement.*

Votre lettre... vous la prendrez sur moi, quand vous m'aurez tué.

OCTONVILLE.

Comment, monsieur!...

MARCEL.

Avez-vous pu croire que je consentirais à vivre pour voir ma maîtresse dans vos bras? alors, je vous tiens pour fou!

OCTONVILLE.

Ainsi, je suis trompé : ma lettre...

MARCEL, *d'un ton ferme et froid.*

Je ne vous ai pourtant point trompé... je vous le répète, vous la prendrez sur moi, si je succombe Si je vous tue... vous ne craindrez plus d'indiscrétion... m'entendez-vous, maintenant?

OCTONVILLE.

Je... oui... je commence... (*avec une violence subite.*) Eh bien! soit! aussi bien la mort de l'un de nous est une conséquence forcée de ma position.

MARCEL.

Dites: de vos crimes.

OCTONVILLE.

Assez, monsieur : je consens à jouer ma vie contre la vôtre, malgré l'obscurité de votre naissance.

MARCEL, *avec une fureur froide.*

Grand merci, noble seigneur! grand merci! l'humble vassal usera de la faveur que lui fait l'homme à privilége... j'espère qu'il lui trouvera le bras aussi ferme, l'épée aussi tranchante et le sang d'aussi bonne couleur... Je suis à vos ordres, monseigneur.

OCTONVILLE, *voyant entrer la duchesse.*

Je vous suis dans l'instant.

SCENE VI.

MARCEL, LA DUCHESSE, OCTONVILLE.

LA DUCHESSE.

Je viens vous féliciter, cher comte... présentez-moi, je vous prie, à la nouvelle mariée.

OCTONVILLE, *embarrassé.*

C'est trop de bonté, madame; en ce moment une affaire pressée... me prive du bonheur de vous tenir compagnie. La comtesse va se rendre auprès de vous.

LA DUCHESSE.

Vous n'êtes pas aimable, vraiment; vous disparaissez sans me remercier, moi qui ai pris la peine d'emmener ma pauvre belle-sœur au moment où vous vous êtes avisé d'improviser un nouveau mariage.

OCTONVILLE.

Madame, je sais tout ce que je vous dois, et...

LA DUCHESSE, *avec volubilité.*

A propos de ma belle-sœur, la pauvre enfant a rendu au jeune chevalier de Sainte-Oville la permission de porter ses couleurs comme auparavant... cela doit vous faire plaisir... c'est moi qui le lui ai conseillé... J'ai bien fait autre chose...

MARCEL.

Je vous attends, monsieur le comte.

LA DUCHESSE, *à Marcel.*

Plus qu'un instant, monsieur. (*au comte.*) Nous avons couru un danger... il est passé; rassurez-vous: mais sans moi, nos affaires ne se finissaient pas hors de Paris... on avait enfermé Jacques.

OCTONVILLE.

Comment!

LA DUCHESSE.

Oh! mon Dieu oui: sans moi, il ne partait pas... je l'ai délivré.

MARCEL, *avec terreur.*

Ah!

OCTONVILLE.

Ne vous impatientez pas, monsieur.

LA DUCHESSE.

Il est parti on ne peut mieux disposé.

OCTONVILLE, *avec aigreur.*

Je ne doute pas, madame, que vous n'ayez fait tout ce qu'il fallait pour cela!

LA DUCHESSE.

Vos plaisanteries sont hors de saison, Octonville... vous me traitez sans égards, quand je viens d'agir pour notre sûreté commune.

OCTONVILLE.

Je m'en occupe aussi dans ce moment même, madame; vous le saurez à mon retour, s'il plaît à Dieu. (*à la duchesse.*) Il nous restait un seul ennemi à craindre, et je cours vous en délivrer. (*haut à Marcel.*) Partons, monsieur. (*à la duchesse.*) Je vais vous envoyer madame la comtesse... (*à Marcel.*) Allons.

MARCEL.

Partons. (*Ils sortent en feignant de se faire des politesses pour ne point éclairer la duchesse.*)

SCENE VII.

LA DUCHESSE, *seule, soupçonnant.*

Qu'est-ce encore? sommes-nous menacés de quelque nouvelle trahison?... Ce jeune homme était l'ami du malheureux Thévenot... Octonville sort avec lui... son mariage projeté, abandonné, repris, conclu... dans moins d'un jour... tout cela semblerait annoncer qu'Octonville s'accorde de nouveau avec

la Ligue, sans me rien dire ; et puis ce Marcel causait avec Jacques dans le jardin de l'abbaye. S'ils s'entendaient... ciel ! suis-je trahie par eux tous ? (*On entend du bruit dans la coulisse.*) Il y a bien du bruit dehors, ce me semble.

SCENE VIII.

LA DUCHESSE, AGATHE, *entrant du côté droit.*

LA DUCHESSE.

Arrivez donc, ma toute belle... Je viens vous offrir mon amitié dévouée... embrassons-nous... Cette chère petite comtesse ! c'est qu'elle est charmante !... mais qu'avez-vous ? d'où vient l'effroi qui semble vous agiter ?

AGATHE.

Ah ! madame la duchesse... conseillez-moi... guidez-moi... Je ne connais personne encore dans le rang où le hasard me place... vous m'offrez votre amitié... donnez-m'en une preuve.

LA DUCHESSE.

Parlez, mon ange, parlez, je suis tout à vous. (*à part.*) Peut-être vais-je savoir quelque chose.

AGATHE.

Je meurs d'inquiétude... Il se passe des événemens... je ne sais comment vous dire... on me charge de prévenir les plus grands malheurs ! (*Continuation de bruit en dehors.*) Dieu ! quel tumulte !

LA DUCHESSE.

C'est dans les cours de votre hôtel... (*du bruit.*) la foule s'y précipite... le nom d'Octonville est répété au milieu des cris. (*à part.*) Serait-il soupçonné !.. nous serions perdus. (*haut.*) Ne pâlissez donc pas ainsi, comtesse... Octonville ne court aucun danger...

AGATHE, *à part.*

Qu'elle est loin de m'entendre !...

LA DUCHESSE.

Il sait qu'il a un ennemi ; mais il court s'en délivrer... ce sont ses propres termes.

AGATHE, *troublée.*

Cet ennemi ! Dieu !... si c'était lui...

LA DUCHESSE, *de même.*

Comment... qui ! lui ?

AGATHE, *plus émue, et se parlant tout haut.*

Si vous ne me revoyez pas dans une heure... avertissez le roi de Navarre... m'a-t-il dit...

LA DUCHESSE.

Avertissez le roi de Navarre... Octonville vous a dit... (*Signe négatif d'Agathe.*) De qui donc me parlez-vous ?

AGATHE.

(*à part.*) Que fais-je ? (*haut.*) Pardon... mon trouble et ma

terreur m'égarent... faut-il craindre la perte de l'homme qui m'est cent fois plus cher que l'existence? de l'homme à qui je dois tout?

LA DUCHESSE, *à part.*

Elle est folle de ce misérable Octonville! peut-on aimer un tel homme? (*haut, regardant par la fenêtre.*) Ah!...

AGATHE.

Quoi donc?

LA DUCHESSE.

Nous voilà tranquilles!... c'est lui... venez, venez, ma chère, rassurez-vous... votre amour l'a protégé.

AGATHE.

Qui?

LA DUCHESSE.

On peut vous l'avouer à présent qu'il n'a plus rien à craindre... c'était un duel!... oui... tenez, voyez... là-bas, ce grand manteau vert... cette plume rouge au chapeau... le reconnaissez-vous?

AGATHE.

C'est Octonville! ah! malheureuse!... Marcel!

LA DUCHESSE.

Elle chancelle... va-t-elle tomber!...

AGATHE.

Marcel est mort! (*Elle s'évanouit.*)

LA DUCHESSE.

Evanouie... tout-à-fait... O ciel! comment la secourir? je n'ose appeler... Mais, grand Dieu! la foule pénètre ici... quel tumulte effrayant!

SCENE IX.

AUBRY, LA DUCHESSE, *soutenant Agathe*, AGATHE, *évanouie*, OFFICIERS *et* SOLDATS LIGUEURS, PEUPLE.

AUBRY, *aux ligueurs.*

Qu'on s'empare des papiers du comte et qu'on visite tout l'hôtel.

LA DUCHESSE.

Voici le coup de grace : cachons mon trouble.

AUBRY.

Cette jeune dame est donc instruite du nouveau malheur qui lui arrive?

LA DUCHESSE.

Quel malheur?

AUBRY.

Nous avions des traîtres parmi nous. Le peuple a déchiré Pierre Thévenot qui était innocent; mais le peuple, toujours juste, vient réhabiliter sa mémoire, et rendre hommage à sa fille qui conservera les biens confisqués sur Octonville.

LA DUCHESSE.

Octonville !

AUBRY.

Oui, madame ; la lettre qui offrait de livrer Paris au Valois était de lui.

LA DUCHESSE, *à part.*

Quel bonheur que je ne l'aie pas signée !

AUBRY.

Il n'est pas dans sa demeure, mais toutes nos mesures sont prises... dès qu'il rentrera.

UN LIGUEUR, *à la porte du fond.*

Le voici !

AUBRY.

Saisissez-le.

TOUS LES LIGUEURS *mettent l'épée à la main, et se tournent vers la porte du fond.*

Mort à Octonville !

AUBRY.

Attendez !... il faut lui arracher le nom de ses complices... Vous pâlissez, duchesse !

LA DUCHESSE.

Moi ?... peut-être.... je souffre pour cette malheureuse femme. (*à part.*) Ah ! grand Dieu !

SCENE X.

LES MÊMES, MARCEL, *entrant et jetant le manteau qui le couvre.*

MARCEL.

Arrêtez !

AUBRY.

Que vois-je ? c'est Marcel !

MARCEL.

Que voulez-vous ?

LES LIGUEURS.

La mort du traître.

MARCEL.

Vous êtes satisfaits... et le ciel aussi.

AUBRY.

Comment ?

MARCEL.

On vient de le trouver près du Louvre, percé d'un coup d'épée, enfoncée jusqu'à la garde.

UN LIGUEUR, *l'apportant.*

La voilà.

LA DUCHESSE.

A-t-il fait quelques aveux ?

LE LIGUEUR.

Il était mort.

LA DUCHESSE.

Ah!!!

MARCEL.

Plusieurs bourgeois sont accourus, je les ai suivis.

LA DUCHESSE, *à part.*

Oh! tu les avais précédés. (*haut.*) Et l'on ne sait pas quel est le brave qui nous en a délivrés?

MARCEL.

Il ne s'est pas fait connaître, madame; et nul ne le soupçonne.

LA DUCHESSE, *à part.*

Excepté moi. Il a pris le manteau pour s'enfuir après son combat. (*haut.*) Enfin, nous voilà tous sauvés?

AUBRY, *bas.*

Pas encore, madame; Henri III vient d'être poignardé.

LA DUCHESSE, *à part.*

Jacques m'a tenu parole.

AUBRY, *de même, à la duchesse.*

Mais par malheur, beaucoup de gens des faubourgscrient déjà : Vive le roi de Navarre! J'espère bien que jamais...

LA DUCHESSE.

Oh! non. (*à part.*) Je crois que c'est le bon côté maintenant. (*haut.*) Elle commence à revenir.

AUBRY.

C'est que je perdrais ma place.

LA DUCHESSE.

Oh! tant mieux!

AUBRY.

Comment?

LA DUCHESSE.

Oui... elle revient tout-à-fait.

AUBRY.

Ah!

LA DUCHESSE, *indiquant Agathe.*

Silence sur ce qui s'est passé, au moins, messieurs... (*à Agathe, qui revient à elle.*) Remettez-vous, ma chère petite.

AGATHE, *ouvrant les yeux.*

Marcel! Marcel!

AUBRY.

Elle appelle Marcel!

AGATHE, *apercevant Marcel.*

Est-ce une illusion!... où suis-je?... Marcel! (*Elle tombe à genoux.*) O mon Dieu ! je vous rends grace...

LA DUCHESSE.

Calmez-vous, ma chère. Voyez où vous êtes.

AGATHE, *revenant.*

Ah!... entourée de monde. (*à voix basse.*) Ciel!... qu'ai-je dit?

LA DUCHESSE.

Rien, ma belle... votre tête est troublée. (*à Aubry.*) Par égard pour les ordres des chefs de la ville (*Aubry se rengorge.*), et pour rendre hommage à la mémoire du brave et malheureux père de cette jeune dame, elle n'aura pas d'autre asile que mon hôtel, si vous le permettez, messire Aubry.

AUBRY.

C'est à merveille, madame la duchesse.

AGATHE.

Mais, comment puis-je quitter ainsi?...

LA DUCHESSE.

Vous le saurez plus tard... aujourd'hui, il faut céder aux circonstances.

AUBRY, *bas, à la duchesse.*

Oui, oui, décidez-la.

LA DUCHESSE, *très rapidement.*

Laissez-moi lui parler... (*à part.*) La petite me tirera d'affaire. (*à Agathe, à demi-voix.*) Venez, mon ange... n'oubliez pas que c'est moi qui vous ai conseillé de prévenir le roi de Navarre... (*Elle met son doigt sur sa bouche.*)

AGATHE, *surprise.*

Vous, madame?

LA DUCHESSE, *toujours vite et bas.*

Certainement!.. Mon cher messire Aubry, voulez-vous donner la main à la comtesse?... elle passera son deuil chez moi.

AGATHE, *à part, effrayée.*

Mon deuil!... est-il possible!...

LA DUCHESSE, *présentant la main à Marcel.*

La vôtre, monsieur Marcel! (*bas.*) Je connais votre amour, je m'intéresse à vous; si vous le voulez...

MARCEL, *avec dédain.*

Je vous rends grace, madame, ne comptez pas sur moi.

LA DUCHESSE.

Ah! de la fierté!... monsieur le bachelier!... Pourquoi donc avez-vous un fourreau sans épée?

MARCEL, *troublé, et tout bas.*

Eh! de grace, madame...

LA DUCHESSE.

Paix!... je suis discrète... Avant peu vous serez bien à la cour de Henri IV... Servez-moi, (*montrant Agathe.*) je vous fais épouser une comtesse.

MARCEL, *après une courte hésitation.*

Madame... (*jetant un coup d'œil sur Agathe.*) Un tel espoir!...

LA DUCHESSE.

C'est convenu... mais en attendant l'entrée du roi... (*haut*

en prenant le milieu.) Messieurs : vive la Ligue ! vive la sainte Union !

TOUS.

Vive la Ligue ! vive la saint Union.

AUBRY.

Ajoutons, messieurs, honneur à la noble et généreuse duchesse de Villeroi !

LA DUCHESSE.

Je n'ai pas de mérite... la loyauté... la vertu... sont des devoirs... (*à part.*) J'en échappe... nous surnageons toujours, nous autres.

AGATHE, *tremblant, et n'osant se fier aux espérances qu'elle conçoit.*

Ah ! Marcel !...

MARCEL, *à demi-voix.*

Silence ! Agathe !... du haut des cieux, ton père a veillé sur nous... A présent, espérons tout du temps, de notre amour, et de Dieu qui protége la France.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

PIÈCES NOUVELLES.

La Maréchale d'Ancre, drame.
Le Jeune Prince, ou la Constitution de...., comédie.
L'Amitié des Femmes, comédie en un acte.
Le Mariage par dévouement, comédie en trois actes.
Zampa, ou la Fiancée de marbre.
Le Bouffon du Prince.
Quinze jours de sagesse.
Naissance, Fortune et Mérite.
Antony, de M. Al. Dumas.
Charlotte Cordey.
Médicis et Machiavel.
La Perle des Maris.
La Femme de chambre, ou Luxe et Détresse.
Les Chansons de Bérauger, ou le Tailleur et la Fée.
Les Boucles d'oreille.
L'Homme au Masque de Fer, drame en cinq actes.
La Sœur cadette, comédie en un acte.
Le Nouveau Préfet, ou le Juste Milieu.
Le Grand prix, ou le Voyage à frais communs.
Adieu aux Fillettes.
Le Livre de l'Ermite, opéra-comique.
Le Voleur, comédie mêlée de couplets.
La Caricature, ou les Croquis à la mode.
L'Idiot, tableau villageois en un acte.

2-25

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

